

CINÉMA

Dans l'œil du cyclone
Page E 3



LITTÉRATURE

En mille miettes
de Jean Charlebois
Page E 7

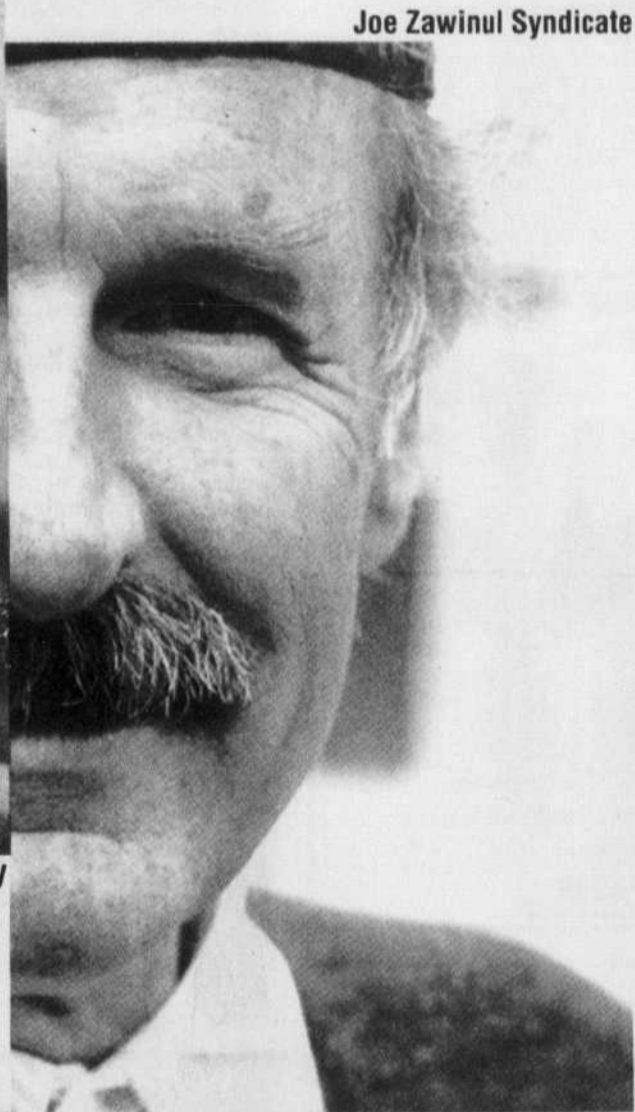
LE DEVOIR



Livres et Culture



David Murray



Joe Zawinul Syndicate



LES FAITS



Medeski Martin & Wood

DU JAZZ

SERGE TRUFFAUT

A comme Allen Geri. Dans l'histoire du jazz il y a eu, grosso modo il va sans dire, deux tendances et non écoles. Celle qui, à l'image du capitaine Monk, rêvait de jouer et dormir en même temps et celle des caméléons, soit ces instrumentistes à l'aise dans tous les formats et qui mettent les autres en confiance. Cette filière qui est aussi celle de la politesse a eu d'ardents défenseurs: Tommy Flanagan, Hank Jones, Jimmy Rowles et Wynton Kelly. Geri Allen est leur héritière. Son jeu est aussi adroit que celui de Flanagan défilant les lignes mélodiques de *Body And Soul*. En solo au Monument-National.

B comme Bang Billy. Il a ceci de rare qu'il a transformé son instrument en instrument du devant et non de l'arrière. Son instrument? Le violon. Entre ses doigts, ce dernier n'est jamais cantonné au décor. Il y a autre chose, quelque chose de si grave qu'elle relève du traumatisme et des cauchemars qui inévitablement s'ensuivent. La guerre. Celle du Vietnam. A la faveur de son dernier album, il a fait une espèce de catharsis pour gommer les

faits du sang. Paru sur étiquette Justin Time, l'album en question a été baptisé *Vietnam The Aftermath*. Au Gesù.

C comme chanteuses. Le succès énorme de Diana Krall d'abord et Nora Jones ensuite a convaincu plus d'une compagnie d'endosser des chanteuses. Cette année c'est l'avalanche. Karrin Allyson, Sarah Jane Morris, Molly Johnson, Carmen Lundy, Lizz Wright... Mais bon! S'il fallait retenir un nom et un seul, ce serait celui de... Sheila Jordan! Les ficelles du métier elle les maîtrise d'autant plus que certaines d'entre elles sont d'elle. Qui plus est, elle sera accompagnée par le pianiste Steve Khun.

D comme Duke. Lequel? Duke Jordan, Duke Robillard? Non! Ellington. Edward Kennedy Ellington, l'homme du *Love You Madly* est au programme. Celui de la Cinémathèque québécoise qui propose une affiche beaucoup plus relevée que l'an dernier. Outre Ellington, des «docucus», comme disent les agités du bocal médiatique, consacrés à Ben Webster, Oscar Peterson et Art Pepper seront présentés.

E comme Elements. Ceux de Steve Coleman. Il en possède cinq, d'éléments. Mais au delà... Si le Dieu Ja-

nus était la figure du jazz, alors l'une de ses faces serait celle de Wynton Marsalis, l'autre celle de Steve Coleman. Les deux scrutent des horizons contraires. Marsalis celui du passé, Coleman celui de l'avenir. Avec John Zorn, Steve Coleman est la figure de proue du droit devant. Au Gesù.

F comme fidèles. Le sacré sera aussi de la partie. Il y aura celui modulé par les voix des Blind Boys of Alabama et celui ciselé par le piano de Cyrus Chestnut. A l'instar de Mahalia Jackson, ces artistes ne rigolent pas avec le sacré, avec le Gospel. Les premiers se produiront au Spectrum, le second en solitaire au Monument-National.

G comme Guilbeault. C'est au contrebassiste Normand Guilbeault que reviendra l'honneur, amplement mérité, de conclure la quatrième édition du Off Festival de jazz. Flanqué notamment du saxophoniste Jean Derome, Guilbeault va décliner les chefs-d'œuvre du géant, du génie du jazz, du Falstaff de la note bleue, soit Charles Mingus. Au Lion d'Or.

VOIR PAGE E 2: JAZZ

Les manuscrits
de la mer Morte à Montréal
Pour prolonger la visite au musée...

Les manuscrits de la mer Morte et le judaïsme • Lawrence H. Schiffman
Traduction et mise à jour par Jean Duhaime



584 PAGES
39,95 \$

Culture

JAZZ

SUITE DE LA PAGE 1

Homme Holmstrom. Rick de son prénom est une fine lame du blues californien. Pendant six ans, il a profilé de souples rythmes pour le bénéfice de Rod Piazza avant de décider de faire cavalier seul. Avec sa coupe à la Elvis et ses chemises fleuries, Holmstrom... Il est un digne et fier représentant de la tendance *full-cool*, comme disent les jeunes, du blues né dans les environs de Los Angeles. A l'extérieur et au Spectrum.

I comme Ibrahim. Abdullah Ibrahim alias Dollar Brand est le croisement de Duke Ellington et Thelonius Monk. En fait, lorsqu'on sait que ce dernier reconnaissant en Ellington sa principale influence sur le plan stylistique on peut avancer que l'esthétique d'Abdullah Ibrahim c'est celle d'Ellington coulée dans les couleurs de l'Afrique du Sud. Dollar Brand n'est jamais décevant. Au Spectrum.

J comme dans DJ. Que la jeunesse soit rassurée des «dits-jais», il y en a à la pelle.

K comme Konitz. Puisque ce dernier sera le sujet la semaine prochaine, on passe à la suivante.

L comme Lil' Ed. Le doux dingue du blues de Chicago est de retour. Lil' Ed And The Blues Imperials, dont on dira jamais assez qu'ils sont les signataires du «blues du carwash» et du «biscuit Oreo», ont une immense qualité: ils sont meilleurs sur scène que sur disque. Ils sont comme ça parce qu'ils sont enthousiastes, pleins d'énergie, et sans prétention. Leur but? Semer du plaisir.



SOURCE FESTIVAL DE JAZZ
Le saxophoniste montréalais Yannick Rieu.

M comme Murray. Évidemment! Mais bon comme on en reparlera...

N comme No Name Jazz Sextette. Le groupe qui monte, le groupe notamment de l'étonnant saxophoniste Alexandre Côté jouera au Off-Festival et au FIJM où c'est gratuit. Au Off, ce sextette occupera la scène du Lion d'Or. Au FIJM, il jouera gratis.

O comme dans *Out of Town*, la neuvième pièce du dernier album du trompettiste Roy Hargrove. Au début, il collait à l'école de Marsalis, de tous ces musiciens qui lisent et relisent les beautés de Art Blakey, Hank Mobley etc. Puis, ce fut latin-cubain-salsa-mambo. Aujourd'hui, c'est Hargrove qui s'est encanaillé avec d'immenses musi-

ciens de studio, les Cornell Dupree, Bobby Sparks et consorts. Bref, c'est une question de curiosité. Au Spectrum.

P comme poésie. Une fois encore, le Off-Festival propose l'alliance des mots et des sons. Il y aura notamment la rencontre entre le pianiste Denis Badauld et François Gourd, ainsi que les haïkus de Michel Dubeau. Au Lion d'Or.

Q comme quartet. Naturellement! Plus précisément, on pense à celui du saxophoniste Wayne Shorter. Après les morts de Miles Davis, Dizzy Gillespie, Stan Getz, Dexter Gordon, Zoot Sims, Chet Baker, Sarah Vaughan, Ella Fitzgerald, Count Basie, John Lewis, Tommy Flanagan... tous des artistes qui se sont produits au Festival, mettons que Shorter est un des rares à représenter une certaine idée du jazz. Celle de la distinction dans tous les sens du mot. Au Théâtre Maisonneuve.

R comme Robillard. Yes! Trois fois yes! Guitariste fantastique parce que très adroit, Duke Robillard accompagnera le plus que vétéran Jay McShann. Au cas où on l'aurait oublié Robillard c'est le Roomful of Blues, c'est un passage chez les Fabulous Thunderbirds, c'est le *Time Out of Mind* de Bob Dylan, c'est le *Blues For Modern Man*, et c'est surtout ce soutien sans faille qu'il a apporté à Monsieur McShann, le dernier des Blue Devils de Kansas-City. Au Spectrum.

S comme Scavis. Le saxophoniste et clarinettiste Louis Scavis qui a signé il y a peu un splendide album sur étiquette ECM pour accompagner la musique d'un film muet réalisé par Charles Vanel se produira au Off en compagnie du contrebassiste Bruno Chevillon et du batteur Pierre Tanguay. Au Lion d'Or.

T comme dans trio. Lequel? Celui de Kenny Werner, celui de Yannick Rieu, celui de... Celui de Jean Beaudet. Bonté divine! Quand donc va-t-on réaliser et convenir que Jean Beaudet est un musicien hors pair. Un pianis-

te dynamique, nerveux, un pianiste toujours vaincant qui jouera au Lion d'Or côté Off et au Gesù côté FIJM.

U comme dans le u avec tréma du pianiste Joachim Kühn. Sa venue est vraiment une grande nouvelle. Ce vétéran des scènes européennes, ce fier improvisateur, cet homme qui maîtrise tant l'instrument que jamais il n'est pris au dépourvu va donc traverser l'Atlantique. On le répète c'est une grande nouvelle. En solo au Monument-national.

V comme Vaughan. Évidemment! En haut, tout en haut, il y a la coiffe à la Elvis. En bas, tout en bas, il y a les bottes en peau de serpent. Entre les deux, une guitare si écaillée que notre homme est plus enclin au rythme qu'au solo. Peu, très peu de musiciens possèdent l'art du rythme comme Jimmie Vaughan. Au Métropolis.

W comme... Weider! C'est peut-être personnel, mais lorsqu'on a appris que le guitariste de The Band allait débarquer dans les environs, y'avait de la joie. Car les disques qu'il signe lorsqu'il n'est pas en studio avec ses acolytes du Band sont remarquables de simplicité. Weider est un terre-à-terre. Il en faut toujours des terriens, de ceux qui déshabillent les notes. Au Spectrum.

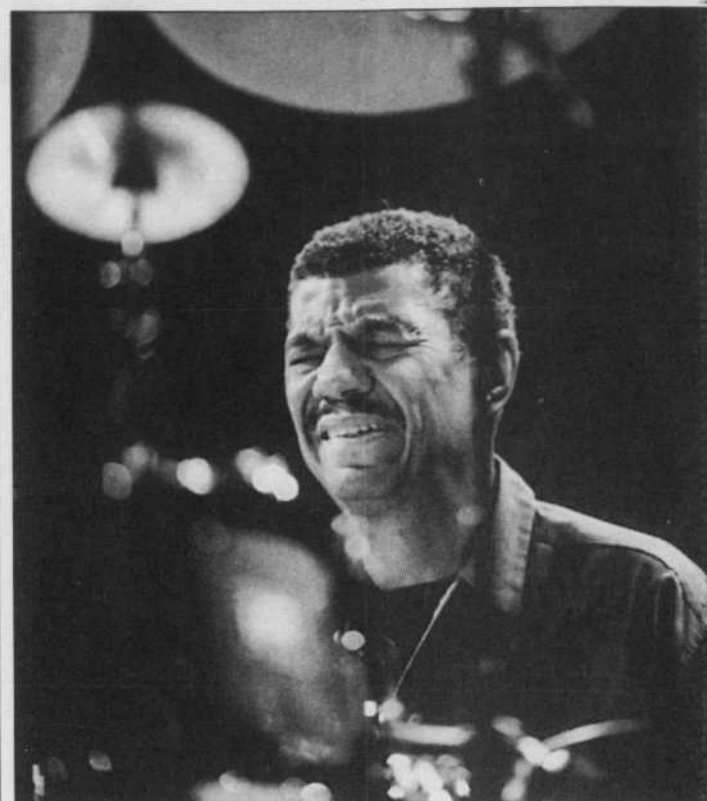
W comme Wilco. Ce groupe est peut-être bien le digne héritier de... The Band. Comme les musiciens de The Band, ceux de Wilco sont attachés à ces musiques que l'on qualifie de roots. Blues, folk country, rock sont mélangés pour donner un résultat presque aussi séduisant que ceux de The Band. Au Métropolis.

X comme il n'y en a pas on fait un W bis. Or donc...

Y comme dans Yannick Rieu. Le saxophoniste montréalais se produira à trois reprises. Il y aura son *Special Project*, son trio et son... quartet!

Z comme dans Zoot Suit. Qui le portera cette année?

Une première à la série Invitation



ROBERTO MASOTTI
Jack DeJohnette a roulé du tambour avec les Miles Davis, Keith Jarrett, John Coltrane et autres Thelonius Monk.

Un batteur nommé Jack DeJohnette

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

Même après 24 ans de prolifique existence, le Festival international de jazz de Montréal trouve encore le moyen de réaliser des premières, cette fois-ci en confiant la série Invitation à un batteur, Jack DeJohnette, une légende vivante dont les meilleurs albums remontent à la présidence de Ronald Reagan.

Ce dur constat n'enlève rien au talent de DeJohnette, qui a roulé du tambour avec les Miles Davis, Keith Jarrett, John Coltrane et autres Thelonius Monk au fil d'une carrière s'étirant sur près de quatre décennies.

Le premier concert, jeudi prochain, réunira DeJohnette avec ses vieux potes, le pianiste Herbie Hancock et le bassiste Dave Holland.

Au menu? Pure improvisation. «Ce sont de bons vieux amis, vous savez. Nous arrivons toujours avec quelque chose de nouveau lorsque nous jouons ensemble», lance DeJohnette en entrevue. La complicité entre les trois hommes remonte à loin, très loin: Avec Holland, DeJohnette a notamment participé à la confection de cette pièce d'anthologie du jazz éditée qu'est le *Bitches Brew* de Miles Davis. Il s'agit là du seul concert purement jazz, les trois autres dansant joyeusement avec les musiques du monde qui, rétrécissement des parts du marché du jazz obligeant, attirent de plus en plus d'adeptes.

Le vendredi, DeJohnette se produira avec Foday Musa Suso, un griot originaire de la Gambie passé maître de la kora, cet instrument archaïque à 21 cordes. Foday Musa Suso est un traditionaliste moderne disposant de son site Internet (www.fmsuso.com) et d'une enviable réputation internationale l'ayant mené jusque sur la scène du Carnegie Hall et du Lincoln Center Orchestra, à New York. Jack DeJohnette a joué avec lui à quelques reprises depuis un an et il s'apprete à enregistrer un album avec lui. «C'est à la fois du jazz et de la world music. Je ne saurais y accoler une étiquette», explique DeJohnette. «Il y a beaucoup de «groove», beaucoup d'improvisation.»

Le samedi, DeJohnette poursuit dans son exploration des musiques du monde si populaires dans l'univers métissé et mercantile du jazz moderne, en compagnie du clarinettiste Don Byron, du guitariste Jerome Harris, du claviériste Edsel Gomez et des maîtres des percussions Luisito Quintero et Giovanni Hidalgo. Les sonorités de l'Afrique de l'ouest de la veille seront balayées par le vent chaud du continent latino.

Jack DeJohnette terminera enfin la première portion de la série Invitation, au Monument-National, en duo avec Bobby McFerrin. «C'est encore de l'improvisation. Nous inventons de la musique en temps réel.» La deuxième moitié de la série, du 2 au 5 juillet, sera consacrée à Lee Konitz, dont s'emparera un ancestral collègue. D'ici là, Jack DeJohnette aura déjà remballé caisse claire et cymbales pour gagner l'Europe et ses mille et uns festivals. Comme tous ses collègues, DeJohnette met les bouchées doubles en cette prolifique saison estivale. Il célébrera les 20 ans du trio qu'il a formé avec Keith Jarrett et Gary Peacock par une série de sept concerts en France et en Italie. En août, il jouera au Japon avec le bassiste Christian McBride et Herbie Hancock pour revenir en suite à New York, au sein du Keith Jarrett trio. Tous les détails à www.jackdejohnette.com.

DeJohnette s'estime chanceux de travailler autant en dépit du rétrécissement de la scène jazz, sous l'effet combiné des attaques du 11 septembre 2001 et de la crise économique mondiale. «Je réussis quand même à voyager beaucoup», dit-il. Il n'a pas encore tout dit sur son escale à Montréal. Le batteur et percussionniste maîtrise également le piano, et il se réserve le droit d'en jouer, «peut-être». Tout est question d'humeur et d'atmosphère en jazz.

«Une comédie COLORÉE et RAFRAÎCHISSANTE!»

- Caroline St-Pierre, LE MÉTRO



Mambo Italiano

MAMBO ITALIANO

SCÉNARIO ÉMILE GAUDREAU ET STEVE GALLICCO PRODUIT PAR DENISE ROBERT DANIEL LOUIS RÉALISÉ PAR ÉMILE GAUDREAU

www.mamboitaliano.ca

À L'AFFICHE

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

VISION SONORES

FESTIVAL ORFORD

300 MUSICIENS. 30 PAYS. PLUS DE 200 CHEFS-D'ŒUVRE.
Direction artistique : Agnès Grossmann

PROGRAMMATION ÉTÉ 2003

19 JUILLET

Quatuor Arthur-Leblanc et Janos Starker

25 JUILLET

Quatuor Leipzig et Karl Leister

27 JUIN

Quatuor Alcan et André Laplante

28 JUIN

Récital Tsuyoshi Tsutsumi

4 JUILLET

Les chambristes d'Orford

5 JUILLET

Baroque à l'Abbaye St-Benoit

9 JUILLET

Soliloques

11 JUILLET

Récital Anton Kuerti

18 JUILLET

Bach baroque à Magog

26 JUILLET

Beaux-Arts Trio

1^{er} AOÛT

Daniel Taylor et Karina Gauvin

2 AOÛT

Les Vents d'Orford

8 AOÛT

Les Cuivres Jazzés

9 & 10 AOÛT

Ensemble Clément Janequin

15 & 17 AOÛT

La Cenerentola

16 AOÛT

Juilliard Quartet

CENTRE D'ARTS ORFORD

Une destination culturelle incontournable, au coeur des boisés d'Orford.

Programmation complète, tarifs et abonnement
www.arts-orford.org

3165, chemin du Parc, Orford • 1 888 310 3665 • (819) 843-9871

TERRES EN VUES
LAND INSIGHTSPRÉSENCE 2003
AUTOCHTONE13^e édition
du 10 au 22 juinwww.nativelynx.qc.ca

LES LAURÉATS

Prix Teueikan | Création

Tu es, je suis... L'invention des Jivaros
Yves de Peretti, FranceThe Bow and the Lyre
Priscilla Barrak Ermel, Brazil

Prix Rigoberta Menchú | Communauté

Si le temps le permet
Elisapie Isaac, CanadaThe Spirit of Annie Mae
Catherine Martin, Canada

Prix Séquences | Meilleur documentaire

Tu es, je suis... L'invention des Jivaros
Yves de Peretti, France

Médaille Dr Bernard Chagnan Assiniwi |

Accomplissement exceptionnel

Max "Oné Onti" Gros-Louis

Elisapie Isaac
Si le temps le permetTu es, je suis...
L'invention des JivarosCatherine Martin
The spirit of Annie Mae

Entre mémoire et avenir, les territoires de l'amitié sont sans frontières.

Canada Ville de Montréal Québec

LE DEVOIR Aboriginal Peoples Television Network CIBC La Presse RDI

Culture

le cinéma

pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

Dans l'œil du cyclone

Traudl Junge, la secrétaire privée d'Hitler de 1942 à 1945, brise le silence pour évoquer sa vie auprès du Führer

BLIND SPOT - HITLER'S SECRETARY

Réal: André Heller et Othmar Schmiderer. Image: Othmar Schmiderer. v.o. allemande avec s-t. anglais.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Caméra fixe, séries d'interviews sur vidéos. *Blind Spot - Hitler's Secretary* d'André Heller et Othmar Schmiderer est un document qui n'appartient pas au monde du cinéma mais à celui de l'Histoire. Et quel document passionnant! Pour la première fois de sa vie, Traudl Junge, la secrétaire privée d'Hitler de 1942 à 1945, brise le silence pour évoquer sa vie auprès du Führer.

L'écrivaine Melissa Müller et le cinéaste André Heller l'ont persuadée de l'importance capitale de son témoignage, d'autant plus qu'elle était dans le bunker d'Hitler au moment de la chute du Troisième Reich, qu'il lui a dicté son testament et qu'elle a vécu ses derniers moments avant son suicide et celui d'Eva Braun. Dix heures de matériel sont ici condensées en 90 minutes. Elle était entrée au service d'Hitler à 22 ans et mourut d'un cancer en 2002 à



PHOTOS MONGREL MEDIA

«Je sentais que je pouvais pardonner à la jeune folle que j'avais été», dira Traudl Junge.

81 ans, quelques heures après la première du film *Blind Spot* au festival de Berlin et quelques jours après la publication de ses propres mémoires. Comme si elle n'avait pu survivre à sa propre confession. «Je sentais que je pouvais pardonner à la jeune folle que j'avais été», dira-t-elle.

On est captivé jusqu'au vertige par cette dame au demeurant très digne, à la mémoire sans faille. Au delà de l'intérêt historique de ces entretiens, c'est l'aveuglement de celle qui fut une jeune femme naïve qui frappe. Elle admirait son maître, comme un grand nombre d'Allemands de l'époque d'ailleurs, et refusait de découvrir les pans sombres (et quels pans sombres!) de ses politiques et de sa personnalité). Traudl Junge vivait en vase clos auprès d'Hitler. Son propre père avait fait défection et elle avait transféré sur le dictateur le

manque de figure et d'autorité paternelle. C'est le danger de ne pas penser par soi-même qui apparaît en filigrane, de laisser un autre réfléchir à sa place. Les camps d'exterminations, les persécutions des Juifs, elle en entendait à peine parler par Hitler. Elle ne voyait pas non plus les villes en guerre, vécut longtemps dans le nid d'aigle bavarois du Führer, voyageait dans son train particulier aux vitres blindées. Le récit de ce monde hors du monde, alors qu'à l'extérieur tout s'écroulait, paraît aujourd'hui surréaliste.

Plus surréaliste encore les derniers jours du Troisième Reich, alors qu'Hitler préparait son suicide, que tout le monde autour avait des capsules de cyanure en poche. On croirait entendre un récit contemporain, tant sa mémoire est bonne et ressuscite les détails. Un autre témoignage sur lequel un qui se cache derrière son

ancienne ignorance de l'horreur?, vous demanderez-vous. Oui, mais venu d'une femme qui vivait dans l'œil du cyclone, ce qui rend ses mots plus terrifiants encore. Car l'esprit humain est en cause. Oui, il est plus facile et confortable de ne pas trop penser. Voilà où ça peut mener.

Dans la tête d'Andy Goldsworthy

Thomas Riedelsheimer capture les gestes des mains mais aussi la quête de l'esprit de l'artiste écossais

RIVERS AND TIDES - ANDY GOLDSWORTHY WORKING WITH TIME.

Réal. et caméra: Thomas Riedelsheimer. Musique: Fred Frith. Documentaire. En v.o. anglaise. Au Cinéma du Parc jusqu'au 3 juillet.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Rivers and Tides est un des plus beaux documentaires sur l'art qu'il m'ait été donné de voir. Un film d'une grande poésie servi par une caméra admirable et la musique inspirée de Fred Frith. Il est surtout porté par son merveilleux sujet: l'œuvre vivante et fluide de l'Écossais Andy Goldsworthy, qui travaille avec des éléments naturels, les pierres, les feuilles, les glaçons pour les laisser suivre souvent le courant des rivières et des marées. La nature est omniprésente ici, en Écosse comme ailleurs.

L'art éphémère, dont on suit le cours comme une méditation sur les transformations de la vie, vit dans sa noblesse. Ici, une guirlande de feuilles prend son sens en étant entraînée par la rivière, une sculpture de glaçons en fondant, un tumulus de pierre en se retrouvant balayé par la marée. Parfois Andy Goldsworthy ne parvient pas à me-

ner son œuvre fragile à terme. Les échecs participent à une étude architecturale des forces et faiblesses de ses matériaux naturels. Les paysages ne sont pas un décor mais un élément capital des créations. La caméra de Thomas Riedelsheimer passe d'ailleurs de l'œuvre en construction à l'akène de pissenlit qui glisse sur l'eau, tirant parti des éclairages qui varient selon l'heure du jour, de la vache et mouton qui passent. Il a passé un an à suivre Goldsworthy, capture les gestes de ses mains mais aussi la quête de son esprit.

L'artiste lui-même est fascinant. Il commente son projet créatif qui le relie au mouvement de l'eau, dit aimer offrir ses œuvres à la nature en la laissant tout transformer à travers ses cycles. Avec *Rivers and Tides*, on a l'impression que sa démarche est de l'art pur, que la beauté réside dans cet abandon entre des bras plus vastes que le socle sur lequel repose une sculpture.

Il va sans dire que le *Land art* trouve un second souffle dans la photographie que Goldsworthy utilise comme témoin et comme œuvre en soi. Le cinéma aussi, tel ce *Rivers and Tides* si sensible et envoûtant, permet à ces ouvrages fragiles d'atteindre un public plus large qui médite à son tour, ou se laisse simplement habiter par la beauté en mouvement captée pour lui.



André Heller

4e ÉDITION 2003 26 JUIN → 6 JUILLET

L'OFF
FESTIVAL DE
JAZZ
de Montréal

LION D'OR

1700, DUNDAS EST • 514-598-0799 • 245

QUAI DES BRUMES

4401, SAINT-LÉON • 514-499-0401 • LIVRE LIBRE

LE VA-ET-VIENT

3700, NOTRE-DAME-OUEST • 514-240-2330 • 105 / 155

FOCACCIA

2077, DUNDAS-OUEST • 514-264-1115 • 85 / 125

Passeports/forfaits et billets maintenant disponibles
L'OBLIQUE • 4333, Rivard • 514-499-1323
BILLETTERIE ARTICULÉE • 1-866-844-2172

À ne pas manquer

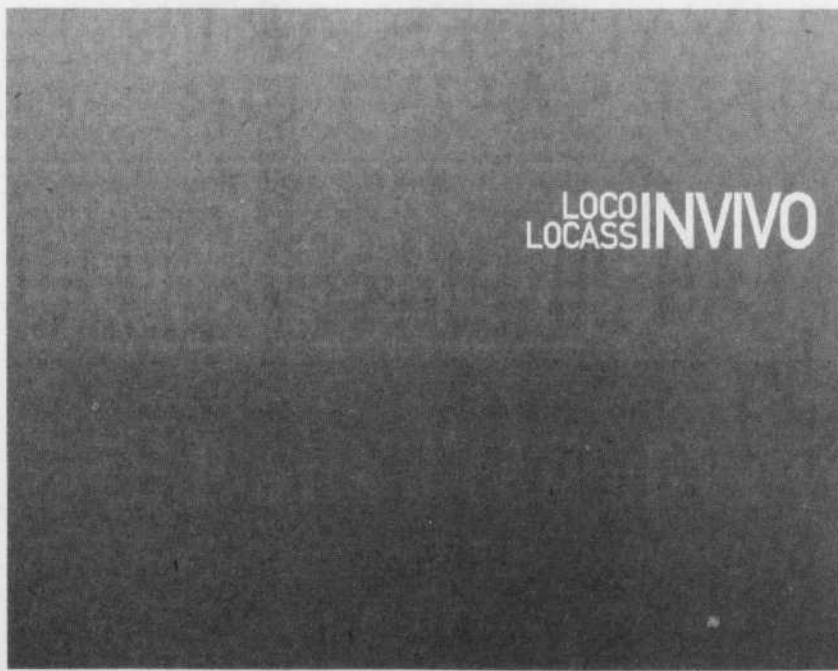
La soirée d'ouverture du 26 juin au Lion d'Or «J'aime les nuits de Montréal» avec les précurseurs: Paul «Boogie» Gaudet, Leroy Mason, Tony Romandini, Paul Lafortune, Skip Bey, Collin Begin, Maurice Garceau, Richard Ring, Pierre Leduc, Richard Procençal et Michel Donato.

À synthoniser

Les émissions spéciales de CISM FM 89,3 Du 25 juin au 6 juillet, de 10 heures à midi. Entrevues avec les artistes invités, musiques, calendrier...

«100% JAZZ»

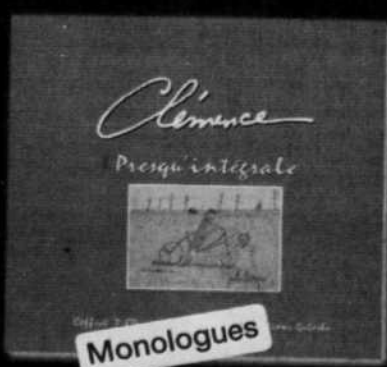
www.LOFFfestivaldejazz.com



LE DISQUE DONT VOUS ÊTES LE HÉROS

LE DEVOIR Sympatico.ca freeset Fonds Jeunesse Québec www.freeset.ca/loco

NE FÊTEZ PAS SANS ELLE!



En vente partout

Culture

CINÉMA

En transit en Afrique

EN ATTENDANT LE BONHEUR

Réal. et scén.: Abderrahmane Sissako. Avec Khatra Ould Abdel Kader, Maata Ould Mohame Abeid, Mohamed Mahmoud Ould Mohamed, Nana Diakité, Fatiméou Mint Ahmeda, Makanfing Dabo. Image: Jacques Besse. Montage: Nadia Ben Rachid. Musique: Oumou Sangaré. France - Mauritanie, 2002, 90 min. (V.O. avec stf).

ANDRÉ LAVOIE

Réalisateur originaire de la Mauritanie, ayant étudié le cinéma à Moscou et travaillant en France depuis quelques années, Abderrahmane Sissako (*Sabriya, La Vie sur terre*) en connaît long sur l'exil et le choc des cultures: un choc parfois salutaire mais aussi dévastateur alors que s'érodent lentement, dans plusieurs parties du monde, les traditions séculaires, les traits distinctifs.

Ce sont ces pertes, tout comme ces moments transitoires, qu'évoque le réalisateur dans *En attendant le bonheur*, un film d'une poésie parfois âpre et obscure, peuplé de personnages rêvant d'un ailleurs meilleur. Certains d'entre eux veulent faire de ce désir de fuite une réalité tandis que d'autres, entre le désert et la mer, ne font que fixer l'horizon, évoquant l'Espagne ou Tanger.

A Nouadhibou, petit village de pêcheurs de la côte mauritanienne et lieu de transit pour voyageurs, Abdallah (Mohamed Mahmoud Ould Mohamed), un jeune Malien, revient d'exil et renoue avec sa mère tout en se préparant à partir à nouveau pour l'Europe. Dans cet espace de traditions où la modernité se manifeste de curieuse façon (dans ce décor africain, un asiatique vend des babioles et pratique avec ferveur le karaoké), il éprouve bien des difficultés à s'adapter et à maîtriser à nouveau sa langue maternelle.

Au fil des jours, il fait quelques rencontres: Nana (Nana Diakité), une femme sensuelle qui cherche à le séduire; Makan (Makanfing

Dabo) qui songe lui aussi à s'installer en Europe; Khatra (Khatra Ould Abdel Kader), jeune disciple d'un pêcheur reconverti en électricien, qui lui apprend les rudiments de la langue pour tenter de briser son isolement. Abdallah cherche ainsi à s'imprégner des coutumes et des traditions de ce coin de pays avant de repartir, devenant lui-même protecteur et témoin d'une culture qui s'effiloche.

D'une manière souvent nonchalante, se moulant à l'atmosphère chaude et poussiéreuse de l'endroit, le cinéaste a concocté un récit aux enchevêtrements imprécis, filant ces êtres de passage et ces gardiens de la tradition avec distance, voire un certain détachement. Au centre de tout cela émerge, comme sur la pointe des pieds et en silence, un jeune homme hésitant, incarnation des transformations douloureuses (acculturation, influences occidentales, perte de la langue, et donc, de l'identité) que dénonce Sissako. Il y a tout de même quelques notes d'espoir, particulièrement sur le visage espionné de Khata et l'allure bourrue du pêcheur-électricien, véritable porteur de lumière au milieu de nulle part, ce qui nous vaut d'ailleurs une des plus belles scènes du film.

Avec comme toile de fond un paysage où les sables du désert et les vagues de la mer finissent par se confondre, le cinéaste refuse de pousser plus avant la logique de ses personnages aux allures d'archétypes, apparaissant parfois comme autant de visages interchangeable. Cela ne fait qu'affaiblir sa démonstration, l'urgence de son propos se glissant dans les interstices de la narration quelque peu décousue. Chargé d'images d'une grande puissance évocatrice et de longs moments contemplatifs où Sissako semble lui-même se transformer en simple spectateur, *En attendant le bonheur* est imprégné de la candeur de ses interprètes, tous des non-professionnels au jeu bon enfant. De quelque chose comme un dépaysement total, où les directions ne sont jamais clairement identifiées, sans doute pour y perdre quelques-uns de nos repères rassurants.

Un regard de radiographe

VICTOR VARGAS

Écrit et réalisé par Peter Sollett. Avec Victor Rasuk, Judy Marte, Melonie Diaz, Altagracia Guzman. Image: Tim Orr. Montage: Myron Kerstein. Musique: Roy Nathanson et Bill Ware. États-Unis-France, 2002, 88 minutes.

MARTIN BILODEAU

Victor Vargas, le jeune héros du premier long métrage de Peter Sollett (à l'affiche d'Ex-Centris en version originale avec sous-titres français), n'est pas un enfant de chœur. Or, plantés au beau milieu d'Alphabet City, le quartier dur de New York qui l'a vu grandir (situé dans le Lower East Side de Manhattan), ses démêlés sentimentaux et ses ennuis familiaux paraissent d'une innocence telle qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession.

Il a 17 ans, n'a pas d'autre parent qu'une grand-mère portoricaine (Altagracia Guzman) qui le sent se dérober peu à peu à l'emprise qu'elle avait sur lui. Cette emprise, la vieille et attachante bigote l'exerce toujours sur la jeune sœur de Victor au regard vissé au téléviseur (Krystal Rodriguez) et sur



SOURCE LES FILMS SEVILLE

Victor Vargas est une œuvre modeste mais aboutie.

son jeune frère (Kevin Rivera), un doux Jésus à l'heure des premiers émois de la puberté.

Victor compromet l'ordre et l'équilibre de cette famille atypique lorsque, dans les premiers jours d'une torpeur caniculaire, il s'entête d'une jeune fille indépendante (Judy Marte) qui résiste à ses avances. Afin de gagner son cœur, il fait un pacte avec le jeune frère de celle-ci (Wilfree Vasquez), à qui il promet, en échange de quelques secrets sur sa sœur, l'amitié de la sienne.

Sous prétexte d'une réflexion sur

la jeunesse au carrefour des âges, Sollett livre une très belle chronique sur la vie urbaine et la place qu'occupe la famille dans celle-ci. Une chronique douce, amusante, simple, jamais faussée par la complaisance ou la démagogie, à travers laquelle on découvre un milieu social et culturel que Sollett filme de l'intérieur, ne le comparant qu'à lui-même. Son héros, à cet égard, est à la fois observé et observateur, puisque c'est à travers son comportement, mais aussi à travers ce qu'il voit et interprète, que les thèmes du film (la responsabilité familiale, les

libertés individuelles, les rites de passage, le désir amoureux, etc) nous sont communiqués.

Sollett possède un regard de radiographe lui permettant de capter sur sa pellicule des sentiments qui transcendent les gestes immédiats de ses personnages. Ainsi, l'emprise de la grand-mère, presque gâteuse, révèle un désarroi, une solitude face au monde, qui touche profondément. Victor découvre pour sa part, à travers ses conflits avec elle, l'amour inconditionnel qui a inondé son existence jusque-là.

Ludique fiction, mais avec une profondeur documentaire, *Victor Vargas* est une œuvre modeste mais aboutie, parfois confuse mais honnête, portée à l'instar de *Sweet Sixteen* (qui prenait l'affiche le même jour) par des acteurs non professionnels extraordinaires de vérité, dont certains sont issus de ce quartier populaire qui tient lieu de personnage dans le film et qui, au grand déplaisir du cinéaste, est en train de s'embourgeoiser. Lui-même voit son film comme le «témoignage d'un endroit atypique vers la fin d'une époque très spéciale». En regardant les poules courir sur le macadam, on se dit qu'il a sans doute raison.

Un monde sans soleil et sans espoir

SWEET SIXTEEN

De Ken Loach. Avec Martin Compston, William Ruane, Annmarie Fulton, Michelle Abercrombie. Scénario: Paul Laverty. Image: Barry Ackroyd. Montage: Jonathan Morris. Musique: George Fenton. Grande-Bretagne-Allemagne-Espagne, 2002, 106 minutes.

MARTIN BILODEAU

À Cannes l'année dernière, *Sweet Sixteen*, de Ken Loach, a valu à Paul Laverty le prix du meilleur scénario, celui-là même qui échut en mai dernier à un Denys Arcand visiblement déçu. Tels deux contraires frappés du même destin, les deux films, néanmoins, se croisent aux extrémités. Arcand, en effet, nous entretient de la mort à 53 ans d'un bon vivant choyé par la vie, Loach, d'un adolescent écossais condamné à une existence mortuaire sous la pluie

de Greenock, une petite ville portuaire dont l'économie a depuis longtemps coulé sous le poids du Thatcherisme.

Ian (excellent Martin Compston) n'accepte pas sa condition et, à l'instar de la mère célibataire de *Ladybird*, *Ladybird* et de l'adolescente dépressive de *Family Life*, ose rêver d'une famille heureuse et unie. Avec un copain (William Ruane), il prépare activement la sortie de prison de sa mère (Michelle Coulter), prévue pour la veille de ses 16 ans. La date marque pour lui un commencement, sous de meilleurs auspices, croit-il. Or maman est encore sous l'emprise de son amoureux (Gary McCormack), un dealer sans scrupules qui ne lui a valu que des malheurs, et de son père (Tommy McKee), une crapule au cœur de pierre. Déterminé à arracher sa mère à leur influence, Ian fait l'acquisition d'une jolie roulotte avec l'argent que lui rapporte la vente de la drogue qu'il a dérobée à son beau-père dans l'espoir que sa

sœur de 17 ans (Annmarie Fulton) et l'enfant de celle-ci (Calum McAllees) se joindront à eux. Son activité et le succès qu'il en tire attirent sur lui l'attention du plus gros vendeur du patelin, qui le prend sous son aile, avec ce que ça implique, pour le garçon, de dangers, de compromissions et d'engrenages du malheur.

Avec l'éloquence qu'on lui connaît et le talent de peintre naturaliste qu'on lui reconnaît, Loach décrit ici un monde sans soleil et sans espoir, où les adultes mènent des existences sans joie et où les jeunes en sont réduits à brader leurs rêves. L'humour de *Riff Raff*, la poésie de *Raining Stones* et l'espoir de *Bread and Roses* sont cruellement absents de ce récit décliné avec stupeur et fatalité de l'échec. Cela dit, Ian s'inscrit dans la continuité des héros loachiens en ce qu'il conjure le sort avec les outils qu'il connaît, et qui lui sont le plus immédiatement accessibles. Ici la drogue, que le garçon ne consom-

me pas (les héros loachiens sont toujours, en ce sens, vertueux) mais qu'il vend avec la naïveté d'un Antoine Doinel — les références aux *400 Coups* sont d'ailleurs multiples.

Loach a favorisé une mise en scène transparente, délicate, pour ne pas dire effacée, afin de créer un climat de liberté dans lequel ses acteurs, pour la plupart non professionnels, ont pu s'épanouir. Martin Compston, qui avait 17 ans au moment du tournage, compose avec un mélange farouche de malice résistante et d'innocence éprouvée un Ian d'une présence et d'une vérité sidérante. L'ironie, l'énergie et les défaites de *Sweet Sixteen*, Loach les mesure à l'échelle du regard de ce gamin qui, l'espace d'un rêve d'évasion, a cru pour une dernière fois que la vie pouvait être douce avec lui. Si le constat est amer, il reste que le contraste qui s'installe dans chaque scène entre la fatalité de l'histoire et la tendresse du regard forcent l'admiration.

DANSE
D
DANSE

bonnez-vous!
(514) 842-2112
www.dansedanse.net

Danzahoy
(Venezuela)
Exodo

Fondation de danse
Margie Gillis
(Québec)
30^{ème} anniversaire

Tai-gu Tales Dance Theater
(Taïwan)
The Life of Mandala

Shell Thouin Project &
Beijing Modern Dance Company
(Québec / Chine)
Os

10 Gates Dancing

Complet
Exclusive Conclusions and other duets
en coprésentation
avec

Fondation Jean-Pierre Perreault
(Québec)
Joe

Faites vite!
Jusqu'à 30 % de réduction
pour un achat effectué avant le 30 juin
Brochure gratuite (514) 848-0623

2003/4
Saison

LE FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

ÉDITION 2003

DU 11 AU 20 JUILLET

PREMIÈRES NORD AMÉRICAINES

BALLET DU THÉÂTRE NATIONAL DE PRAGUE

Petr Zuska, directeur artistique • 12 et 13 juillet

COMPANIA NACIONAL DE DANZA 2

NACHO DUATO, directeur artistique • 18 et 19 juillet

Les grands solistes et chorégraphes du Québec

Anik Bissonnette, Mario Radacovsky, Heidi Hood, Dennis Lepsi...

11 juillet

Cantabile, l'humour vocal britannique à son meilleur

15 juillet

Finale du concours international de chorégraphie

16 juillet

Robert Marien, Les grands airs de comédies musicales

17 juillet

Orchestre Philharmonique du Nouveau Monde

20 juillet

SPECTACLES GRATUITS SUR LA SCÈNE EXTÉRIEURE • EXPOSITIONS • ANIMATION

informations / réservations: (450) 227-9935

Forfaits hébergement: Manoir Saint-Sauveur
1-800-361-0505



Québec



Patrimoine
canadien



DELTA
MONTREAL



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage



Québec

BRAVO
BILLETTERIE



POWER CORPORATION
DU CANADA

Culture

Gauthier
Incluant *Le plus beau voyage* et *Le soleil brillera demain*
Claude Gauthier
Le plus beau voyage de mes chansons de 1959 à 1972
Nouveaux enregistrements • Album disponible maintenant

COMPILATION DE 18 TITRES MARQUANTS DE SA CARRIÈRE
SYLVAIN LELIEVRE
LE PLUS BEAU MÉTIER
Incluant *Petit matin* et *Qu'est-ce qu'on a fait de nos rêves ?*

Crise des festivals

Le Festival des Films du Monde reçoit des boulets de partout. Ça va tellement mal pour sa pomme, à presse rabattue, à malheurs combinés, on serait tenté de le plaindre, si ses ennemis ne puisaient leur source dans une administration corrodée, une direction rigide et immuable. Rien ne va plus pour lui à l'heure où la donne change pour le financement des grands festivals. Subventions publiques en virements de caps, commandites menacées. Seules les manifestations aux reïns solides, à la vocation bien dessinée pourront traverser à peu près indemnes pareilles zones de turbulence. Tel n'est pas son cas. On l'aura compris.



Odile Tremblay

Aujourd'hui, en mal de liquidités, en crise de crédibilité, le FFM, qui n'en est pas à un orage près, paraît plus mal en point que jamais. En mai, sa désaffiliation de la FIAPH (Fédération internationale des associations de producteurs de films), club sélect pour rendez-vous marquants de cinéma, a ébranlé son édifice, déjà fragile. Un tas de festivals compétitifs ne sont pas membres de la FIAPH, remarquez, mais la rupture brutale fait mauvais effet. Ici, comme à l'étranger, ça jacasse, ça casse du sucre. Les vieux contentieux ressortent des tiroirs.

Le FFM a essuyé le blâme de l'association parce qu'il reculait ses dates en empiétant trop sur celles de Toronto et de Venise. D'où la partie de bras de fer. La bonne nouvelle c'est que FFM n'aura plus à défrayer sa cotisation à l'association, alors que son bas de laine est troué. La mauvaise englobe tout le reste: une réputation sérieusement entachée, des pots aux roses dévolés.

Serge Losique s'était tellement vanté, édition après édition, de diriger le seul festival de catégo-

rie A en Amérique. On esquisse un sourire de l'entendre taxer désormais la FIAPH de quantité négligeable. Son A, il l'exhibait comme une médaille d'honneur et comme une clé pour mieux ouvrir les coffres des institutions, lorsqu'elles lui réclamaient trop de comptes. Soudain, on apprend que le fameux A n'avait jamais existé. Tiens donc! Ni A ni B ni C. Il y a les festivals membres de la FIAPH et les non-membres. Pure création de Serge Losique, coup publicitaire repris d'une édition à l'autre, que cette première lettre de l'alphabet brandie fière pette. Comment le milieu ne se sentirait-il pas manipulé par une telle fabulation? Ajoutez au tableau les fantomatiques Fondation et Groupe conseil, liés au festival, le scandale des dettes jamais remboursées à des lauréats de prix de l'an dernier.

Cette année, le FFM veut multiplier les sections compétitives assorties de prix et de bourses. Fort bien, mais les commanditaires manquent à l'appel et des gagnants devront peut-être se contenter en 2003 de simples trophées. Prix et bourses avaient

été annoncés avant même que les commanditaires ne soient trouvés. Omissions, coups de bluff. Une pluie d'eau trouble! Pour tout finir, les travaux de rénovation de son chef-lieu, le cinéma Impérial, traînent la patte et on doute qu'il soit prêt à temps pour le festival.

Si le FFM a en partie creusé sa tombe, son principal concurrent, frappé par le sort, n'en mène guère plus large. Le festival de Toronto a beau constituer un succès-story, voilà que la main de Dieu ou celle du diable s'en mêlent pour l'accabler. En 2001, le drame du 11 septembre a transpercé l'écran de ses projections. Personne n'avait le cœur au cinéma et l'édition a roulé à vide dans la débandade générale.

Cette fois, sa direction doit gérer la crise du SRAS. Un festival de cette envergure ne se bâtit pas en un jour. Or la ville affiche un statut de véritable pestiférée. L'épidémie fait fuir les visiteurs, accable l'industrie locale. La programmation du rendez-vous ne peut qu'en pâtir, même si la crise se résorbe cet été. À moins de trois mois de l'événement, les contrats se bouclent. Qui veut envoyer ses films et ses stars dans une ville sous le sceau de la peur? Reste à voir aussi comment la communauté des affaires torontoise, fidèle alliée du Festival, parviendra à se relever du cataclysme SRAS qui la saigne si fort. Elle pourrait retirer dans l'avenir une partie de ses billes, trop mal en point pour jouer plus longtemps les mécènes de cinéma.

Et comment passer sous silence les déboires d'Air Canada, grand commanditaire du FFM et du rendez-vous de Toronto? Ses fonds sont déjà engagés pour l'année courante, mais les contrats viennent de tomber à échéance. En 2004, les largesses

d'un transporteur aérien en restructuration, voire en chute libre, atteindront sans doute la forte somme de zéro dollar. Par-dessus le pompon, Téléfilm, qui se nourrit de feuilles d'érable, est en train de modifier les critères de financement les grands festivals, rêvant de n'attribuer bientôt ses subventions qu'en fonction du contenu canadien. Toronto et Montréal possèdent d'importants volets nationaux, mais leur vocation cinématographique est avant tout planétaire. Si ces étroites et dangereuses orientations fédérales se concrétisent, l'identité même des événements de cinéma risque d'être menacée.

Oui, les tuiles du FFM tombent à mauvais moment. Au Québec aussi, la nouvelle politique de cinéma et l'interprétation qu'en fera le ministre de la Culture, Line Beauchamp, vont transformer les critères d'aide aux festivals du côté de la récurrence et des conditions posées.

Les batailles, des jeux de coulisses, une quête d'argent frénétique entre les joueurs des rendez-vous de films à l'heure où l'assiette au beurre se rétrécit, deviendront féroces. Gageons que les éléments faibles et ternis seront les premiers affectés par tant de remous. Au-delà du sort personnel du FFM, une question lancinante surgit: qui financera bientôt les festivals de films internationaux? Et lesquels?

■ Cette chronique est la dernière avant mes vacances. Je disparaîs cinq semaines, dont deux en Espagne. Au plaisir de vous retrouver.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Les Byrds autrement qu'à vol d'oiseau

BYRD PARTS 2
Artistes divers
Raven (EMI)

Le sous-titre de l'album se lit ainsi: «More Oddities, Curios, Rarities & Essentials by members of the Byrds, alone and together - 1962-1986». Du côté j'en-ai-marré-des-sixties de la planète rock, ça se traduirait en fonds de tiroirs, pour ne pas dire en ratures de patates. De mon côté, c'est Noël. C'est dire. Voici, de nulle part sortis, quelque 28 enregistrements qui ont à voir avec les Byrds et qui s'ajoutent comme autant de prolongements inespérés à tout ce que j'ai déjà d'eux. N'avais-je pas assez du coffret de 1990, des rééditions généreusement augmentées des albums originaux, de toutes les tribulations en solo ou au sein d'autres groupes des Roger McGuinn, David Crosby, Gram Parsons et compagnie? Assez de quoi, je vous prie? Pourrais-je jamais avoir assez de refrains en entrelacs d'harmonies à trois voix? Assez de guitare Rickenbacker 12-cordes qui fait jingle-jangle? Assez de folk-rock et de country-rock? *Not me, sir*. Envoyez la bonne soupe.

Au premier titre, *You Movin'*, je m'extasie. Ce sont les Byrds avant qu'ils ne soient les Byrds, en 1964, alors que McGuinn, Crosby et Gene Clark sont The Jet Set et se prennent pour les Beatles qu'ils viennent d'aller voir dans *A Hard Day's Night*, même que McGuinn s'est procuré une Rickenbacker 12-cordes

pareille à celle qu'utilise George Harrison dans le film. La chanson est moitié Beatles moitié Byrds, naïve et prometteuse. Plus loin sur le disque, il y a des démos de Crosby seul, enregistrés juste avant que *Mr. Tambourine Man* n'explode à la face du monde. L'une des chansons est *Get Together*, celle-là même que populariseront les Younbloods deux ans plus tard. Une autre est signée Crosby et s'intitule *Brotherhood Of The Blues*: on y reconnaît l'air de *Triad*, merveille de 1967. Découvrir sa forme première, cette mélodie totalement hors normes en 1965, est pur ravissement.

Plus loin encore, après des drôles de plagiat sur la Beach Boys commis par McGuinn en 1963, il y a des inédites de Gene Clark, dont la plus belle, *If I Hang Around*, est jouée avec Chip Douglas des Turtles. Sombre Gene Clark. Regretté Gene Clark: son beau timbre grave est ici intact. Suivent deux titres créés par le même Clark en 1967 pour un groupe folk-rock oublié, *The Rose Garden* (la version originale de *Je vais à Londres*, immortelle de Renée Martel, est leur unique succès). Suivent encore des titres étonnants, offrandes du Byrd deuxième époque Gram Parsons à l'acteur Peter Fonda, au folk-rocker Johnny Rivers. Tout ça semble décousu et disparate mais ne l'est pas: on est presque toujours à Los Angeles et aux alentours, et les voix des Byrds s'entendent même quand ce ne sont pas eux qui chantent.

Je continue? Surprise, on a déterré la bande sonore d'une émission de télé pas comme les autres intitulée *Earl Scruggs, His Family And Friends*, et parmi les *friends* étaient les Byrds, reprenant *You Ain't Goin' Nowhere* de Dylan. Belle version country-hippie. Autre trouvaille, une captation de spectacle en 1977 au Bottom Line de New York ramène Gene Clark aux côtés de Roger McGuinn, le temps d'un *Knockin' On Heaven's Door* tellement byrdien qu'on ne croirait jamais que Clark a quitté le groupe dès 1966.

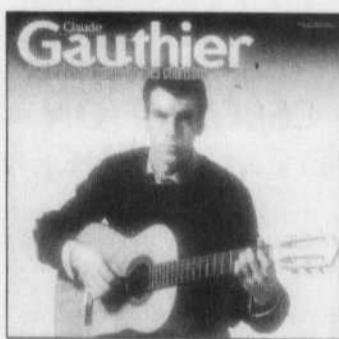
Fonds de tiroirs, ça? Puits sans fond, oui. Les Byrds ont existé en maintes, maintes configurations, et les ramifications sont infinies, Dieu merci. Il y aura un *Byrd Parts 3*, assurément, et il vaudra aussi l'achat pour quiconque porte au cœur le folk-rock et le country-rock et les voix miraculeusement mariées. Ce qui me fait penser qu'il existe un *Byrd Parts 1* et qu'il me le faut. Approfondir, il y a toujours à approfondir chez les meilleurs artistes.

Sylvain Cormier

CHANSON

LE PLUS BEAU VOYAGE DE MES CHANSONS
DE 1959 À 1972
Claude Gauthier
GSI Musique (Sélect)

La photo noir et blanc du recto de la pochette est splendide. Claude Gauthier y est le beau jeune homme qu'il était à la fin des années 1950, très collégien dans



l'allure, chandail par-dessus la chemise dont n'émerge que le mince col. Il a sa sèche à la main. En surimpression, le nom de l'artiste et le titre de la compilation s'imposent au regard: *Le plus beau voyage de mes chansons - de 1959 à 1972*. Et, en tout petits caractères dans le coin supérieur droit, on lit aussi: «Collection Vol. 1». Vous en déduisez quoi, vous, de ce qui est montré ainsi? Moi, j'ai débâillé l'album en croyant y trouver les versions originales des immortelles du chansonnier. Et j'ai été déçu. Ce sont des re-fontes, on le constate à la première écoute. Joliment refaites, avec des cordes et de délicates percussions, mais indéniablement refaites. Fausse représentation? Non, au verso, je l'ai découvert ensuite, c'est écrit en caractères à peine moins petits dans le même coin supérieur droit: «Nouveaux enregistrements - Automne 2002». C'est mentionné. Mention légalement inattaquable, faut-il préciser. Mais manœuvre moralement discutable.

Ce n'est pas comme le récent *Lumières* de Louise Forestier, où

la chanteuse reprend nombre de ses plus belles chansons: la photo au recto est récente, et le titre ne suggère absolument pas une compilation. On comprend d'emblée qu'il s'agit, sinon du neuf, au moins du rafraîchi, et l'on reçoit les titres anciens de ce point de vue. Tout indique le rappel au présent. À l'opposé, la facture du Gauthier est clairement celle d'une compilation: la photo, l'époque circonscrite entre 1959 et 1972, tout s'offre au premier coup d'œil comme la restitution telle quelle de l'œuvre. Leur légalement inattaquable que je considère quand même foncièrement répréhensible.

D'autant que ce «plus beau voyage», on pouvait déjà le faire avec le volume de *Québec Love - La Collection* consacré à Gauthier, disque paru chez Gamma

au début des années 1990. On y obtenait 21 titres originaux au lieu des onze reprises, et le livret y était autrement consistant. Plus grave, l'écoute des deux disques révèle l'essentiel manque à gagner du plus récent, à savoir que la ferveur de la mouture première de l'hymne *Le Plus Beau voyage*, portée par l'instrumentation très pop-rock de 1972, s'est considérablement émoussée en 31 ans: la relecture ne porte plus rien que de la tendresse. Triste réduction. Même si je comprends que Claude Gauthier mérite de faire quelques honnêtes sous-neufs à partir de ses créations, je rage de penser que bien des gens posséderont cette version sereine au lieu de l'emportée. Refaire, c'est quand même toujours un peu dénaturer.

S. C.

Musique sur le Mont-Royal Festival
JUN 2003 Denis Brott, Fondateur et directeur artistique JUN 2003

Series SAQ Les classiques de chambre
Tous les concerts sont à 20h

Samedi 21 SOIRÉE SCHUBERT
St. Lawrence Quartet
Ignat Solzhenitsyn, piano

Mardi 24 PÂTISSERIE FRANÇAISE / CRÈME ANGLAISE
(Célébration de la St-Jean-Baptiste)
Ravel, Saint-Saëns, Vaughan Williams

Jeu 26 SOIRÉE JUDÉO-NEW-YORKAISE
Bernstein, Gershwin

Samedi 28 BELLA ITALIA
Vivaldi "Les Quatre saisons"

Dimanche 22, 14h
Chalet du Mont-Royal
CONCERT FAMILIAL
Safari Animalus Musicalus
Poulenc Babar l'éléphant et Saint-Saëns
Carnaval des Animaux (Apportez vos animaux en peluche!)

JAZZ LES VENDREDIS CHAMBERJAZZ & JEANS
Chalet du Mont-Royal, 20h
Sous la direction artistique d'Oliver Jones
Vendredi 27
Ranee Lee Group
Première dame de jazz du Québec!

7 - 28 JUIN 2003 • Chalet du Mont-Royal
Billets et info (514) 489-3444 festivalmontreal@videotron.ca www.festivalmontreal.org

Thé Gazette, Québec, Hydro-Québec, CFCF, 100.7, Saisons Bélier, Deltatec & Youker, La Scena Musicale, BANQUE NATIONALE, Info900, 940News, SAQ, LE DEVOIR, 94.5, Société de développement des entreprises culturelles Québec

L'été au DOMAINE Forget
LE FESTIVAL INTERNATIONAL 2003
SAINT-JÉRÈME, CHARLEVOIX

Le Festival INTERNATIONAL du Domaine Forget
21 juin au 24 août 2003

Tous les concerts sont à 20h30 à moins d'une mention spéciale.
Les concerts identifiés à Radio-Canada seront enregistrés et retransmis dans le cadre de l'émission *Concerts d'été*

Vendredi 27 Juin Exceptionnellement à 19 h 30 26\$
Anton Kuerti, piano
Soirée des Bâtisseurs
Hommage aux Partenaires
Les cinq dernières sonates de BEETHOVEN
Une soirée de démesure, une expérience intense et mémorable!

Samedi 28 Juin 26\$
L'Ensemble à Vents du Domaine Forget
Direction: Hansjörg Schellenberger
Solistes: Pascale Giguère, violon, Jacques Drouin, piano
Des œuvres d'envergure à la mesure des interprètes!

Vendredi 4 Juillet 32\$
Soirée des Bâtisseurs
Hommage à François Bernier
L'Orchestre symphonique de Québec
Direction: Yoav Talmi
Soliste: Susan Platts, mezzo-soprano

LES BRUNCHES-MUSIQUE
TOUS LES DIMANCHES DE 11h à 14h

29 juin «Si ça vous jazz» Denis Poliquin et Marc Bélanger, guitares
6 juillet Virginie Hamel, voix, Vincent Gagnon, piano et Renaud Paquet, contrebasse

BILLETTERIE ET ABONNEMENT
(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

L'ABONNEMENT AU FESTIVAL
10 billets de concert au choix dans la programmation régulière du festival pour seulement 225 \$ (taxes incluses), et bien plus encore. Vous n'y trouverez que des avantages, renseignez-vous.

ADMISSION Adultes: 26\$ ou 32\$ Aînés (60 ans et plus): 24\$ Étudiants: 16\$ Enfants jusqu'à 12 ans: gratuit Les taxes sont incluses dans les prix.

Charlevix, Billetech, Québec

livre - métiers d'art - œuvres numériques interactives - cinéma et production télévisuelle - disque et spectacle de variétés - livre - métiers d'art - œuvres numériques

Les Prix SODEC d'excellence à l'exportation

Pour reconnaître les entreprises qui rendent possible l'envol des œuvres culturelles québécoises

Cinq prix prestigieux, cinq bourses de 10 000 \$

Consultez le www.sodec.gouv.qc.ca

Société de développement des entreprises culturelles Québec

LE DEVOIR

DE VISU

Petit manuel en chair et en os
de sculpture moderne

**LE CORPS TRANSFORMÉ
- THE BODY
TRANSFORMED**
La Cité de l'énergie
1882, rue Cascade
Shawinigan
Jusqu'au 5 octobre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Shawinigan — Un petit manuel destiné à comprendre la sculpture moderne. L'exposition *Le Corps transformé*, inaugurée cette semaine par le Musée des beaux-arts du Canada (MBAC) dans un nouveau pavillon de la Cité de l'énergie, à Shawinigan, peut être vue de cette manière. Rodin, Degas, Picasso, Matisse, ou encore, plus près de nous dans le temps, Calder, plusieurs des noms qui ont marqué

l'histoire de l'art et plus particulièrement l'histoire de la sculpture sont réunis sur ce site époustouflant.

Dans deux des cathédrales modernes de ce site industriel, Pierre Théberge, actuel directeur du MBAC, a donné rendez-vous à ces bonzes de l'histoire, en plus de donner également la parole à des représentants, et non les moindres, de l'art contemporain: Betty Goodwin, Geneviève Cadieux, Janet Cardiff, tous des noms défendus dans le passé par l'institution nationale, mais aussi d'autres comme Bill Viola et Louise Bourgeois, dont les Montréalais connaissent les œuvres grâce au travail du Musée d'art contemporain. Ces deux derniers présentent des œuvres majeures: de voir ici celle de Bourgeois — une immense araignée de fer de plus de 10 mètres de haut — est

tout simplement inespéré.

Deux bâtiments totalisant 2300 mètres carrés à Shawinigan reçoivent ces œuvres de grand prestige. Il s'agit d'édifices immenses, sans colonnes obstruant la vue. Vingt-sept pieds séparent le plancher des poutres et le faite du plafond est 16 pieds plus haut. Le tout est éclairé naturellement par des fenêtres, de chaque côté. C'est la Cité de l'énergie qui a eu l'idée de contacter le MBAC pour ajouter à sa programmation un volet en arts visuels. L'exposition *Le Corps transformé - The Body Transformed* comprend plus de quinze œuvres de la collection du MBAC. Ces œuvres sont entourées par d'autres œuvres empruntées à plusieurs musées nord-américains et européens, comme le Musée d'art moderne de New York, le Hirshhorn de Washington, le Musée Ro-

din à Paris et le Musée d'art contemporain de Montréal, pour ne nommer que ceux-là.

Mais, avant d'arriver à cette immense sculpture intitulée *Maman* (l'inquiétante bestiole à huit pattes est enceinte), le spectateur croiera *L'Âge d'airain*, 1876-1901, de Rodin (pas moins de six œuvres sont sur place), puis la fameuse *Tête de femme (Fernande)*, 1909, de Picasso, ou encore la *Petite danseuse de quatorze ans*, 1878-1881, de Degas, en plus de quatre autres sculptures signées par lui.

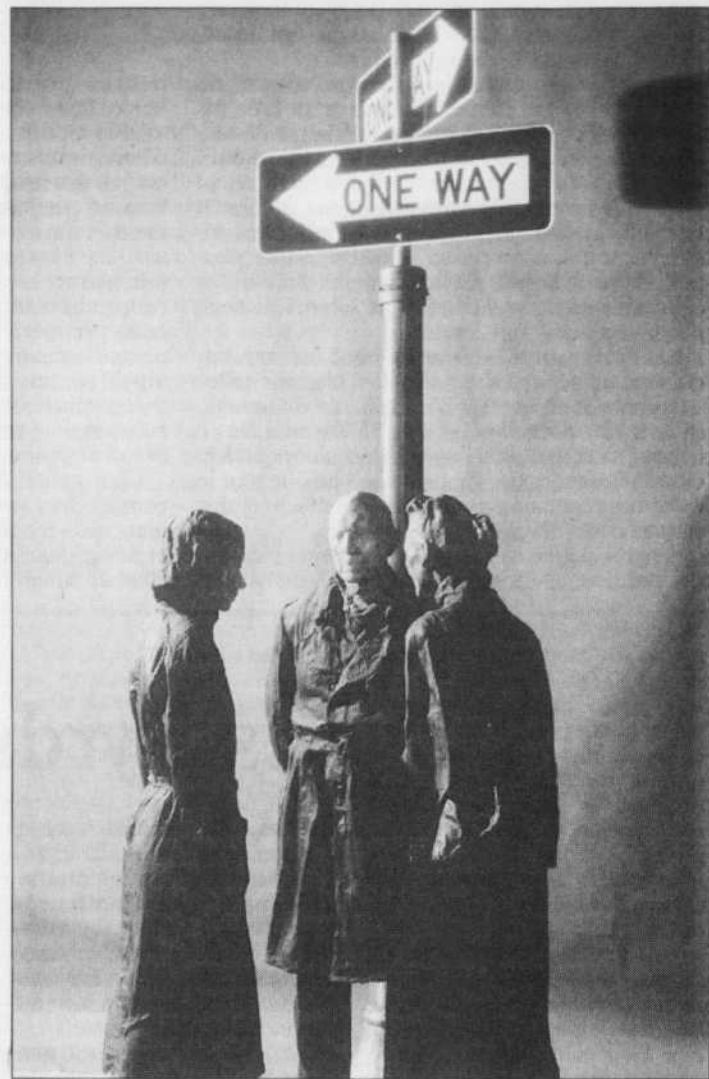
Avant même de gagner ces jalons de l'histoire, le visiteur rencontrera une tête d'enfant boursoufflée, surdimensionnée, de l'artiste britannique Ron Mueck, qui avait fait parlé de lui en présentant sa sculpture dans l'exposition controversée *Sensation*, en 1997. Hyper réaliste, ce visage sculpté de plus de deux mètres de haut est à la fois humain, donc attachant, et effrayant, comme une apparition surnaturelle.

Cette masse de chair résonne avec celle de l'œuvre de Geneviève Cadieux, tout au fond, 80 mètres plus loin. Un classique de la collection du MBAM, l'œuvre montre une immense cicatrice, insupportable sur le corps, dans laquelle le spectateur est pour ainsi dire avalé.

Entre les deux, la presque totale suppression de couleur frappe. La teinte du bronze patiné, celle du *Cortège* de William Kentridge (Afrique du sud) ou de la relecture de la Marie Madeleine de Kiki Smith, lie ces sculptures lourdement chargées, d'un point de vue émotif du moins, et souvent plongées dans le pathos.

La parenthèse de chair dans un univers assombri par le choix de matériau est un des bons coups d'accrochage de cette présentation. Tout comme le choix de l'emplacement du George Segal, *Femme marchant sous un échafaudage*, disposé sous les conduits d'aération, comme menacé par eux.

Par ailleurs, autre belle astuce de présentation, en fin de par-



Rencontre fortuite (détail), 1989, de George Segal.

JACK ABRAHAM

ours, les environnements de Janet Cardiff et de Bill Viola s'opposent, le premier très aérien, le second, angoissant et sombre. Les 40 haut-parleurs du motet repris par Cardiff diffusent la musique de Thomas Tallis (XVI^e siècle), alors que la bande vidéo de Viola, enfouie dans le noir, diffuse deux images d'un plan d'eau, images qui se condensent dans une troi-

sième. Hypnotique, l'œuvre est secouée par un plongeur, qui n'en finit plus de refaire surface. On se noie avec lui (sans parler des effets de réflexions de la lumière à travers ce jeu d'écrans). Pour une première exposition dans ce nouveau centre, la barre est haut placée. Le musée s'est engagé à générer pour ce lieu des expositions pour cinq ans.

GALERIE BERNARD

Artistes de la galerie

Nouvelles œuvres

Été 2003

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770



la Galerie d'art Stewart Hall
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

du 22 juin au 24 août 2003

**CÉLÉBRATION
D'EXCELLENCE
1963-2003**

La Galerie célèbre son 40^e anniversaire en présentant une sélection d'œuvres de la collection permanente de l'arrondissement de Pointe-Claire

**Vernissage:
le mercredi 25 juin,
à 19h**

Info: (514) 630-1254

Pour l'été: art, culture et courts voyages!

12 juillet - art lyrique en Lanaudière
date limite de réservation: 27 juin

19 juillet - théâtre en Mauricie
Le songe d'une nuit d'été

27 juillet - peinture de genre
Musée des beaux-arts d'Ottawa

Nouveau numéro à compter du 21 juin: (514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

GALERIE BERNARD

Artistes de la galerie

Nouvelles œuvres

Été 2003

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) (514) 277-0770

GALERIE GORA

art contemporain international

DU 24 JUIN AU 12 JUILLET

MIKE WOODCOCK

Vernissage le mercredi 25 juin de 17h à 19h

460, rue Ste-Catherine O., suite 305

Montréal Qc H3B 1A7

mardi à samedi, 12h - 17h

www.gallerygora.com

Tel: (514) 879-9594 Fax: (514) 879-0164



[doublures]

DU 19 JUIN
AU 12 OCTOBRE
2003

REBECCA BELMORE
DOMINIQUE BLAIN
CHRISTIAN BOLTANSKI
CARL BOUCHARD
NANCY ET SHEILA COUTURE
E. V. DAY
AGANETHA DYCK
GOTSCHO
RODNEY GRAHAM
MAJIDA KHATTARI
TANIA KITCHELL
NAOMI LONDON
DEVORA NEUMARK
ORLAN
LUCY ORTA
CORNELIA PARKER
YUKA SHONIBARE
JANA STERBAK
ERWIN WURM

JOHANNE LAMOREUX / COMMISSAIRE

Catalogue d'exposition
en vente à la Boutique
du Musée et dans
plusieurs librairies.

Musée
national des beaux-arts
du Québec

Québec

(418) 643-2150
1 866 220-2150
www.mnba.qc.ca

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

L'exposition est réalisée avec le soutien de:

Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Association Française d'Action Artistique

AFAA

Ministère des Affaires Étrangères

Le Musée national des beaux-arts du Québec est subventionné
par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Musée d'art de Joliette

LA BALLE EST PARTIE
COMME ON VA À LA MER



LOUISE ROBERT
AU BOUT DES MOTS
16 mars - 17 août 2003

SERGE MURPHY
TOHU-BOHU

16 mars - 26 octobre 2003



145, rue Wilfrid-Corbeil Joliette (Québec) J6E 4T4
www.bw.qc.ca/musee.joliette

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Chez soi, le bout du monde

CATHERINE MORENCY

En marge des parutions courantes émergeait récemment «Les petits villages», une collection éphémère dont la mission consiste à allier poésie et déplacements, tout en partageant l'affection de maisons comme L'Oie de cravan et Fata Morgana pour une forme éditoriale insolite.

Ce sont deux micro-recueils que nous propose, pour lancer le bal, le poète Bertrand Laverdure. De modestes écrans — une vingtaine de pages chacun — dans lesquels des auteurs sont invités à rendre l'essence de leur incursion dans un village québécois ayant résisté à l'hégémonie centralisatrice qui assaille l'Amérique du Nord depuis plus d'un quart de siècle. Seule condition à respecter: s'intégrer, pour un court laps de temps, à un milieu peuplé par moins de 400 habitants. Le reste de l'aventure est laissé à la discrétion de l'écrivain.

Instigateur du projet, Laverdure signe le premier titre d'une collection qui ne devrait en compter que quelques-uns. Parachevant un travail de portraitiste entrepris dans son recueil *La Maison, L'Homme au stylo gel* est le récit d'une «expérience qui a eu lieu entre le 8 et le 11 septembre 2002, sur les berges du fjord du Saguenay, dans le village de Sainte-Rose-du-Nord, anciennement dénommé *La-Descente-des-femmes*». Au fil du périple, le stylo s'est transformé en pinceau, mutation dont s'accommode volontiers celui qui rendra les traits de la cité minuscule à travers ceux de ses habitants. «*Foyers et voyageurs / le sang à la loupe / haché de balais de sorcières / La sourde passion d'un homme pieux / et toutes les raconteries / dont se sont abreuvés Buies, Gill, Ferron / Tout ici a été dessiné par la littérature, / et ses ailes de buse, ses crocs de lynx / ses profondeurs de lamarques du Grenland, / ses colibris, ses champignons en coupe, / ses animaux de toutes sortes et ces bardeaux / taillés à la main. / L'engouement du curé Simard a quelques racines, ici, dispersées / parmi l'arsenal effrayant de la nature experte.*»

Qui a lu le plus récent recueil de Laverdure (*Audioguide*, Noroît) connaît son goût du paradoxe, qui revient frayer avec chacun des courts poèmes de *L'Homme au stylo gel*, ravitaillant le vers en associations souvent saugrenues mais jamais banales. «*Télévision et capteurs de rêve. / Dans un bureau exigü, / deux ordinateurs. / Nous écrivons à Robert Giroux, / Sophie et Raymond, à Léon Guy aussi. / Valcartier n'est pas loin; / les mœurs amérindiennes pigeonnent; / l'attrait des sapinages s'agit. / Nous sommes au cœur de la nature, tout près de cette sauvagerie prudente / qui met au monde la ruse. / Le sourire difficile fait penser / à ces murs d'eau qui cognent / sur les miroirs de faille; / érosion lente du mondain / pendant la course des jours.*» Intitulé *Le Deuxième Etage*, cet instantané révèle l'alchimie dans laquelle s'unissent souvent, au fil du voyage, l'anodin et le pittoresque. Aussi, il ne faudra pas chercher dans ce «petit village» quelque impression folklorique d'un Québec mythique; la mission de l'auteur est ailleurs. Dans le désir de voir émerger du paysage un poème, certes, mais peut-être davantage dans un

mécanisme qui fait de l'écriture une entreprise d'archéologie mentale: le texte livré comme engrame, dans un mouvement à la fois spirituel et domestique.

Auteur de *Dans le blanc* et de *Papillons réfractaires* (prix Émile-Nelligan), Jean-Éric Riopel assume la paternité de la deuxième parution. Pour écrire *Taxi dancer*, il a remonté le fleuve de Sept-Îles jusqu'à Blanc-Sablon, pour échoir à Harrington Harbour puis à Chevery, les deux phares de son périple. S'il partage avec Laverdure une certaine volonté de répondre à «l'appel du large», Riopel préférera les hauteurs nordiques aux voies maritimes et civilisées du Saguenay. A bord du *Nordik Express*, il ne mettra que quelques heures à trouver un nouvel équilibre, quittant la ville et les trop rares postures dans lesquelles l'urbanité confine souvent le poète.

«*La mer alors se contemple raffermit par le mystère de son immensité. Chaque reflet sculpte une myriade de doutes sur les vagues et possibles présences animales à décrypter. Des écailles de tortues, sous le soleil, réinventent les combinaisons multipliables de l'univers. Il n'y a plus rien avant. J'ai complètement décroché de la terre ferme.*» Forme voisine du keepsake — non illustré toutefois, sinon par un graphisme inédit —, le recueil agence des bribes de récits tantôt autobiographiques, tantôt historiques aux expressions poétiques les plus libres, vers et prose servant tous deux à exalter la mince part d'Amérique qu'il resterait à inventer. «*Chevery est une île dans la côte / délimitée par deux rivières, à la Croix et / Nétagamou — rivière qui passe sous terre —, / entre lesquelles coule / 4 kilomètres d'asphalte / un tronçon de 138 / qui attend l'hiver / pour se jeter dans la route blanche / des festivals en motoneiges / de Seven-Islands à Blanc-Sablon. / L'été, tout n'est que sphaigne et toundra. / Végétation miniature / plaquebière et mousse à caribou. / We are in a picturesque country / without postcards.*»

Ressassant tour à tour des histoires «vraies» et les visions oniriques que lui inspirent la mer et ses îles, Riopel se laisse submerger par une imagerie qui puise à même les règnes animal, végétal et amoureux; en résulte un usage vif et neuf de la langue, tout empreint d'un ludisme romantique dépouillé de tous clichés.

A l'image de sa facture, artisanale et modeste, cette nouvelle collection n'en véhicule pas moins une idée précise de ce que l'on pourrait gagner à abolir le tourisme (du moins, comme on l'entend aujourd'hui). Genre de guide d'évasion plutôt que de voyage, ces deux «Petits Villages» pactisent avec l'émerveillement devant le prosaïque, la fin des idéaux bucoliques et une conception désacralisante de la poésie. Hors de son atelier, tout d'un coup, l'auteur perd quelques arrogances.

L'HOMME AU STYLO GEL

Bertrand Laverdure

TAXI DANCER

Jean-Éric Riopel
«Les petits villages»
Montréal, 2003

Paix dans les brisements

THIERRY BISSONNETTE

Le graphisme, le titre et le concept de l'ouvrage éveillent quelques soupçons chez son futur lecteur. C'est qu'on se méfie des recueils-kaléidoscopes, des agrégats hétéroclites rassemblant des textes de divers genres, où la discontinuité gêne souvent davantage qu'elle ne stimule. Avec *En mille miettes* pourtant, Jean Charlebois relève avec assez de succès le défi de la mosaïque.

D'abord connu comme poète, l'homme est un touche-à-tout de l'écriture, un rédacteur polymorphe prêtant sa plume autant à des musées, à des cinéastes qu'à diverses entreprises. Dès 1972, il fait paraître plusieurs plaquettes aux Éditions du Noroît, alors naissantes, s'illustrant par ses jeux de mots et son ironie, de même que par un mélange de tendresse et de farfalu dont on trouve peu d'exemples dans la littérature québécoise. Entre autres choses, Charlebois produira le premier roman-photo poétique, inclus dans le recueil *Hanches neige*. Au milieu des années 90 alors qu'il passe à l'Hexagone, son écriture prend un tournant plus spirituel et il concentre ses facultés sur une expression de l'amour à la fois sensuelle et angélique. Ceci culminera dans le roman *Loiselière*, publié en 1998, une grande réussite explicitement inspirée de Christian Bobin. *Chambres de femmes*, sorte de suite du roman, convaincra beaucoup moins, faute d'un semblable équilibre entre le lyrisme et le récit. Malgré tout, Charlebois fait preuve d'un style indéniablement chaleureux, à cent mille lieues de la tentative romanesque de son cousin Robert, dont il a d'ailleurs signé plusieurs chansons.

Venant après un livre illustré en collaboration avec Marc-Antoine Nadeau, *En mille miettes* est le deuxième livre de Jean Charlebois chez Lanctôt. On y retrouve «*proses décaitées, chroniques presque non fictives, poésies chroniques, fiction pulpeuse, correspondance fantasmagique, reportages sans frontières, mo-*



Jean Charlebois

LOUISE LEBLANC

nologie précontraint», de même qu'un «*feuilleton feuilleté*» dont les courts épisodes sont parsemés au long du livre et qui donne un premier fil conducteur au recueil.

Unité disparate

Contrairement à certains livres publiés par Charlebois dans la dernière décennie, *En mille miettes* étonne par la souplesse de son réseau, par une unité disparate qui rappelle sa première période, l'ironie en moins. Cette synthèse des diverses approches empruntées au cours de ses trente années d'écriture n'est pas parfaite, mais les temps faibles bénéficient d'un effet d'ensemble plutôt entraînant. Un des temps forts est certainement la partie intitulée *Nom, prénom et domicile*, où l'auteur effectue une autobiographie éclair, chaque année, depuis sa naissance en 1945, étant ramenée à deux paragraphes, l'un descriptif l'autre poétique. Évitant le narcissisme, ce récit hachuré démontre de quel talent d'ellipse Charlebois est capable, tout en offrant un commentaire sur sa propre démarche: «*Nos mots sont de nous, nous sommes de nos mots à nous. Ils*

nous disent méthodiquement que nous ne sommes qu'en un lieu.

La partie *Minuit, l'heure du crime* reprend le cantique aux femmes de sa vie qui meublait *Chambres de femmes*, dont un extrait est d'ailleurs repris. Ici, comme plus loin dans *Aire de jeu* et dans d'autres textes, on se demande si quelques coupures n'auraient pas augmenté l'impact du livre, un peu volumineux pour sa densité. Prolix, Charlebois s'ouvre le cœur si large que l'identité du livre en est parfois fragilisée. On peut, de toute façon, s'en servir comme d'un buffet et déguster les morceaux qui nous attirent le plus, que ce soit les beaux poèmes à nom

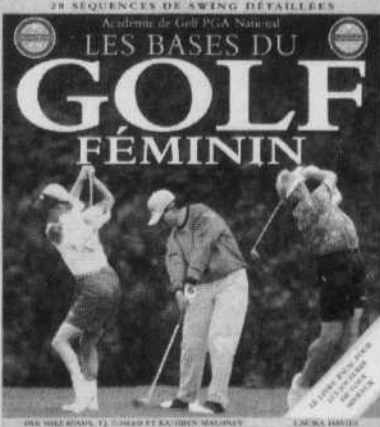
d'oiseaux de *Silences et chants ou cris*, ou encore le feuilleton, qui constitue presque à lui seul un petit recueil de nouvelles.

Avec *En mille miettes*, Charlebois parvient paradoxalement à se rapiécer, d'une manière laissant espérer d'autres alliages composites. En se contraignant à un peu plus de concision, peut-être pourrait-il surprendre au même degré que l'on fait des recueils tels *Popèmes*, *Hanches neige* ou *La mour, l'amor*.

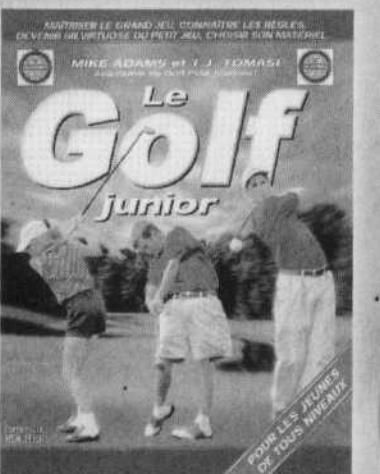
EN MILLE MIETTES

Jean Charlebois
Lanctôt Éditeur
Montréal, 2003, 295 pages

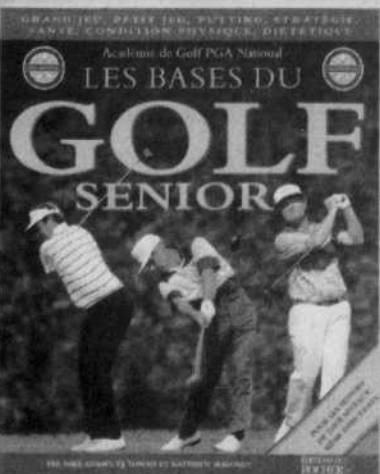
Tout le monde peut jouer!



Les bases du golf féminin
Mike Adams,
T.J. Tomasi
et Kathryn Maloney
ISBN 2-268-04081-X
160 p. • Illustrations couleur
34,95 \$



Le golf junior
Mike Adams
et T.J. Tomasi
ISBN 2-268-04363-0
144 p. • Illustrations couleur
29,95 \$



Les bases du golf sénior
Mike Adams,
T.J. Tomasi
et Kathryn Maloney
ISBN 2-268-04250-2
160 p. • Illustrations couleur
34,95 \$

ÉDITIONS DU ROCHER
Les Communications
Jo Ann Champagne

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

Basé sur les ventes du 11 au 17 juin 2003

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Psychologie	GUÉRIR ♥	SERVIN-SCHREIBER	Robert Laffont	9
2	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard	1
3	Essais	MAL DE TERRE ♥	H. REEVES	Seuil	7
4	Biographie	MON HISTOIRE	H. R. CLINTON	Fayard	1
5	Roman	ONZE MINUTES ♥	P. COELHO	Anne Carrière	5
6	B.D.	32 DÉCEMBRE ♥	E. BILAL	Humanoides	2
7	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC	D. PENNAC	Gallimard	4
8	B.D.	LE PETIT SPIROU, t. 11 - Tu ne s'ras jamais grand!	TOME / JANRY	Dupuis	2
9	Essais	QUI A TUÉ DANIEL PEARL ? ♥	B.-H. LEVY	Grasset	5
10	Polar	UNE SECONDE CHANCE	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel	5
11	Roman	L'IGNORANCE ♥	M. KUNDERA	Gallimard	18
12	Roman	UNE ADORATION	N. HUSTON	Leméac / Actes Sud	4
13	Actualité	LE MONDE SECRET DE BUSH	E. LAURENT	Plon	1
14	Roman	LE COTTAGE	D. STEEL	Pr. de la Cité	1
15	Roman	SEPT JOURS POUR UNE ÉTERNITÉ	M. LEVY	Robert Laffont	17
16	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN ♥	A. BRASHARES	Gallimard	51
17	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ? ♥	J. SPENCER	Michel Lafon	128
18	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS	A. COUSTURE	Libre Expression	11
19	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT ♥	E. TOLLE	Anane	140
20	Cuisine	BARBECUE ♥	RACHLEN/SCHNEIDER	L'Homme	60
21	Roman Qc	NOUVELLES D'AUTRES MÈRES ♥	S. MYRE	Mercredi de l'école	9
22	Faune Qc	LES OISEAUX ET L'AMOUR ♥	J. LÉVELLE	L'Homme	9
23	Pratique Qc	LEÇONS DE CHARMÉ	D. PARENT	Libre Expression	6
24	Polar	DARLING LILLY	M. CONNELLY	Seuil	6
25	Actualité	LA GUERRE DES BUSH ♥	E. LAURENT	Plon	19
26	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 3	M. HANNEQUART	Rudel Médias	5
27	Biographie Qc	LE CLAN HILTON	R. FROSI	Logiques	4
28	Biographie	CESAR IMPERATOR ♥	M. GALLO	XO éd.	5
29	Spiritualité	DIEU ? ♥	A. JACQUARD	Stock	16
30	Roman	TOUT CE QUE J'AIMAIS ♥	S. HJSTVEDT	Leméac	13
31	Roman Qc	LIFE OF PI ♥	Y. MARTEL	Vintage Canada	33
32	Polar	LA REINE DU SUD ♥	A. PEREZ-REVERTE	Seuil	2
33	Polar	GINE, BABY, GONE ♥	D. LEHANE	Rivages	7
34	B.D.	LE SOMMEIL DU MONSTRE ♥	E. BILAL	Humanoides	243
35	Roman Qc	AURÉLIE	C. PONTBRIAND	les Intouchables	6
36	Beau-livre Qc	LA GASPÉSIE ♥	LARAMEE/AUCLAIR	L'Homme	6
37	Polar	MYSTIC RIVER ♥	D. LEHANE	Rivages	60
38	Polar	LES HOMMES DE PAILLE ♥	M. MARSHALL	Michel Lafon	5
39	Roman Qc	LES FILS DE LA CORDONNIÈRE	P. GILL	vfb éditeur	9
40	Biographie	LIVING HISTORY	H. R. CLINTON	Simon & Shuster	1
41	Loisirs Qc	LES MORDUS N° 1 ♥	M. HANNEQUART	Rudel Médias	13
42	Polar	L'HÉRITAGE	J. GRISHAM	Robert Laffont	14
43	Biograph. Qc	RAYMOND MALENFANT : L'ASCENSION	CARDWELL / JUSTER	Trait d'Union	1
44	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	32
45	Roman Qc	LA MAISON DES REGRETS	D. MONETTE	Logiques	17

♥ Coup de Cœur RB — Nouvelle entrée — Nbr de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

92% de nos clients ont aimé les qu'ils ont achetés.
Avant de partir en vacances, pensez-y!

Photo: Marthe Doyon

MARIE GAUDREAU

LANCTÔT ÉDITEUR

MARIE GAUDREAU
LES ÂMES SŒURS

DES HISTOIRES COMME ÇA

LANCTÔT ÉDITEUR

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Pascale Roze et l'inavouable

JOHANNE JARRY

Parle-moi, murmure le roman de Pascale Roze, comme une invite à le lire. Ce titre un brin autoritaire pourrait faire hésiter le lecteur. Pourquoi préférer ce livre-là à tant d'autres dont les titres sont moins impératifs? On le voit qui tente de passer son chemin, et qui franchit presque le seuil... Prends ce livre, lecteur, prends-le et laisse remuer ton cœur par cette histoire d'enfance muselée.

Elles sont sœurs, et seules. Frida Dormant, très élégante cinquantenaire, enseigne depuis longtemps dans un lycée d'Issy-les-Moulineaux. Les fenêtres de son appartement donnent sur la Seine. Perla Dormant, moins soucieuse de sa personne, habite une maison à la campagne. L'une vit pour ses élèves et l'autre, pour sa maison et son jardin. L'histoire du roman de Pascale Roze commence quand Frida file sur la nationale 7, en route vers Corvol, au secours d'une Perla catastrophée d'apprendre que son mari ruiné veut vendre la maison de campagne. Sa maison de Corvol.

La perspective de perdre la maison ébranle leur échafaudage familial. Pendant une soirée et une nuit arrosées d'alcool, les sœurs tentent de se parler pour vrai, de sortir du silence auquel les condamne, depuis l'enfance, un père qui les a violentées. Elles ne peuvent partager leurs blessures, jadis camouflées par de gros collants, ni entre elles ni avec les autres. En parler pourrait réactiver une souffrance qu'elles n'ont plus la force d'affronter. «[...] ceux qui ont eu un brillant César comme père, maître en art d'écrasage, ceux-là, ils se taisent, comme se taisent Perla et Frida. Et pour ceux-là les mots peuvent être très dangereux, excessivement dangereux.»

Pour survivre à ce pouvoir destructeur, Perla a «choisi le monde des choses»; personne, pas même ses trois fils, ne la comble (et ne l'atteint) autant que la maison et le jardin de Corvol. Quant à Frida, sa passion pour la linguistique et la littérature ainsi que le soin qu'elle porte à son apparence lui permettent de défier le destin qu'on voulait lui imposer: n'être rien. Pendant un temps, il y a eu



Pascale Roze a reçu le prix Goncourt en 1996 pour son premier roman, *Le Chasseur zéro*.

des hommes dans la vie de ces femmes. Perla se souvient de son premier dîner avec Nicolas. «Je sentais mourir le passé. Je le foulais aux pieds. Je dansais dessus pendant qu'on bavardait, je dansais des claquettes. Rien n'a jamais été plus fort que ce dîner. Ça me remue encore, tu vois.»

Assises au coin du feu, elles se souviennent de tant de choses, mais elles ne sont pas dupes: elles tairont jusqu'à la mort l'horreur tapie en elles. Elles la contiennent si bien que leur retenue pourrait presque cacher aux yeux du lecteur la lourdeur de leur cœur. Voilà où réside la beauté et la finesse du style de

l'auteure, qui suggère par touches légères au lieu d'établir.

A l'aube, Frida reprend la route; la maison est sauvée. Mais cette longue veille a éprouvé les sœurs Dormant. Vont-elles se revoir? La fin de ce très beau roman ne le dit pas mais donne envie de lire impérativement les quatre livres précédents de Pascale Roze, à commencer par le premier, *Le Chasseur zéro*, prix Goncourt en 1996.

PARLE-MOI

Pascale Roze
Éditions Albin Michel
Paris, 2003, 138 pages

LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAINE

Miroirs déformants

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il aimait jouer sur les paradoxes, faisait de ses œuvres un véritable labyrinthe. *La Sœur d'Eloïsa*, une nouvelle jusqu' alors inédite en français de Jorge Luis Borges, qu'il a écrite en collaboration avec Luisa Mercedes Levinson, vient d'être traduite et commentée par Christian Garcin, aux éditions Verdier.

Publiée pour la première fois en espagnol en 1955, cette nouvelle a donc été écrite par un Borges qui commençait à souffrir de la cécité. Elle décrit le regard d'un homme vieilli sur l'amour de sa jeunesse, qui regarde son ancienne flamme à travers les valeurs qui l'animent désormais: pouvoir, autorité, argent.

Sans être aussi dense, aussi foisonnante que les nouvelles que l'on retrouve par exemple dans le recueil *Fictions*, publié onze ans plus tôt, la prose de Borges continue ici d'exploiter le double-sens, l'allusion, le jeu sur l'identité.

Dans la postface de la nouvelle, Christian Garcin, grand spécialiste de Borges, met le lecteur en garde contre la tentation de faire une lecture schématique de cette nouvelle. Citant Gracq, il écrit: «Prenez garde à ne pas être de ceux qui, croyant disposer d'une clef, n'ont de cesse qu'ils aient disposé l'œuvre en forme de serrure.»

Reste que chez Borges, on trouve toujours d'autres mots cachés sous les mots, d'autres images cachées sous les images. «Ce n'est qu'un jeu bien sûr. Mais on peut se poser la question de savoir si, au bout du compte, il ne faudrait pas relire tout Borges en ne se préoccupant que du sens second des mots», écrit encore Garcin.

Ce printemps aura par ailleurs été l'occasion de rendre hommage à l'écrivain argentin décédé en 1986. Divers ouvrages lui sont en effet consacrés, en commençant par *Chez Borges*, signé Albert Man-

guel. Paru chez Actes-Sud-Leméac, le petit ouvrage rappelle les heures passées par Manguel à Buenos Aires, auprès d'un Borges devenu aveugle, dictant à ses compagnons les phrases des poèmes qu'il était en train d'écrire, et réclamant aussi qu'on lui fasse la lecture.

«Son univers était entièrement verbal; musique, couleurs et formes n'y entraient guère», écrit Manguel au sujet de Borges.

Manguel reprend également deux thèmes chers à Borges, le miroir et le labyrinthe, qu'il décrit comme ses «cauchemars».

«Les miroirs le terrifiaient car il soupçonnait qu'ils refléteraient un jour un visage qui ne serait pas le sien ou, pire, pas de visage du tout.»

Or, le regard transformé que porte le narrateur de *La sœur d'Eloïsa* sur son amour passé n'indique-t-il pas à quel point il a changé, à quel point est disparue la pureté d'autrefois?

Le labyrinthe, pour sa part, ajoute Manguel, inspirait à Borges «la crainte d'une maison sans portes au centre de laquelle l'attendrait un monstre». Voilà autant de cauchemars que l'écriture aura invoqués sans relâche comme pour les dompter. Autant d'obsessions qui font le tissu, le vocabulaire, la force inaltérable des grands écrivains.

LA SŒUR D'ELOÏSA

Jorge Luis Borges et Luisa Mercedes Levinson
Traduit Par Christian Garcin
Verdier, OTRA MEMORIA
Paris, 2003, 65 pages

CHEZ BORGES

Alberto Manguel
Actes-Sud-Leméac, 2003, 93 pages

ROMAN AMÉRICAIN

Pendant l'amour

JOHANNE JARRY

À quoi pense-t-on quand on fait l'amour? À notre partenaire, entre autres, oui. Mais pas uniquement. Dans le roman *Extase* de Susan Minot, d'ancien amants se retrouvent au lit, le temps d'un après-midi. Se retrouvent? Justement pas. Sans le savoir, chacun dérive dans ses pensées.

Pour Kay, c'est l'extase; cet amour qu'elle a longtemps combattu, elle s'y abandonne pour de bon en s'appliquant à envoyer son amant au septième ciel, et advenue que pourra. «Elle se détend, laisse aller toutes ses vieilles angoisses. C'est évident, le pire est maintenant derrière eux. Elle en est sûre. Elle a la sensation qu'il se passe quelque chose d'étrange: toute l'horreur du passé est en train de s'évaporer.»

Benjamin raisonne tout autrement. «Il regarde Kay. Elle est tout entière à sa tâche, appliquée et méthodique. Lui se sent étrangement distant. Ce sentiment aigu qu'il avait à une époque d'être en parfaite harmonie avec elle, il n'arrive pas à le retrouver.» Et puis sa rupture avec Vanessa, avec qui il a vécu dix ans, le taraude; il comprend qu'il doit la reconquérir, mettre une croix définitive sur sa relation avec Kay.

Susan Minot va à l'encontre de l'idée reçue qui dit que faire l'amour favorise la proximité. Le rapprochement entre Kay et Benjamin n'est qu'apparent; leurs cogitations le confirment avec éloquence. Toutefois, cet homme coincé entre deux femmes et cette amoureuse prête à tout pardonner font trop

écho aux clichés véhiculés par les magazines féminins pour proposer une réflexion vraiment singulière sur l'indéniable complexité du lien amoureux.

Qu'éprouvera Kay quand elle apprendra que son élan amoureux ne sera pas encouragé? Que dira Benjamin en croyant franchir pour la dernière fois (?) le seuil de la maison? Le lecteur devra l'imaginer puisque Susan Minot a préféré quitter la chambre avant que l'acte ne soit entièrement consommé...

EXTASE

Susan Minot
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claude Demanuelle
Paris, Éditions Gallimard, 2003
160 pages

LITTÉRATURE MEXICAINE

Sergio Pitol, à la russe

CHRISTIAN DESMEULES

Un écrivain mexicain écrit sur la Russie, c'est-à-dire là où on ne l'attend pas. Nous offrant du coup un livre étonnant d'érudition et d'humanité qui ouvre sur des portes inconnues. Car au-delà de quelques rassurantes figures qui bercent souvent nos certitudes, on connaît trop peu la littérature mexicaine. Et l'écriture de Pitol est à la fois très mexicaine tout en demeurant à distance des grands questionnements sur l'identité nationale, les meurtrissures de l'histoire.

Né en 1933 à Puebla, au Mexique, Sergio Pitol s'est vu remettre en 1999 le prix Juan Rulfo pour l'ensemble de son œuvre, l'une des distinctions littéraires les plus importantes du monde hispanophone. Diplômé de carrière, il a été attaché culturel en Yougoslavie, en Pologne, en France, en Hongrie et en Union soviétique, vivant en témoin privilégié au cœur même de l'un des changements les plus importants du monde moderne. Une existence tout entière construite autour de «l'art de la fugue», qui donne à son œuvre (encore peu traduite en français) une tonalité singulière.

À l'origine de ce *Voyage*, il y a le poids de la «scandaleuse» dette de Sergio Pitol envers Prague — de 1983 à 1988, il a été ambassadeur du Mexique en Tchécoslovaquie. Compulsant carnets, journaux, cahiers de l'époque, Pitol n'y dénie pas la moindre trace de Prague, ville adorée, intimidante, impossible à saisir. À la place, il a plutôt retrouvé des notes prises lors d'un séjour en Union soviétique en 1986, où il s'était rendu à l'invitation de l'Union des écrivains de Géorgie. Ce seront de courts récits autobiographiques, des fragments de son journal (du 19 mai au 3 juin 1986), des réflexions sur l'art et sur la littérature, sur la situation politique, des récits de rêves («Nulle part ailleurs je n'ai eu autant de rêves qu'en Russie»), des pèlerinages littéraires — de merveilleuses pages sur Marina Tsvetaïeva.

Étonnant *Voyage* que celui-là. «On croit qu'on va faire un voyage», écrit Nicolas Bouvier, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. Le voyage de Pitol est plein de surprises, de rencontres, de souvenirs, d'ouverture, de figures excentriques. Il est à lui seul un

hommage à la formidable vitalité de la culture russe en pleine *perestroïka*. Sur Moscou, par exemple: «La ville est vivante, de partout on l'entend respirer. Au moment où j'écris, il doit y avoir des milliers de Moscovites en conflit ouvert, qui discutent, se mettent d'accord, voudraient s'assassiner mutuellement.»

Embûches, contrariétés, suspicion, ses hôtes russes le divertissent, le tourneboulent, lui «suggèrent» d'annuler son voyage en Géorgie. Pitol en sera quitte pour un solide mal de tête et il atterrira finalement à Tbilissi, «cité andalouse enclavée dans le Caucase», au milieu de poètes débraillés, de vieillards magnifiques, d'enfants fous. «Ce premier jour en Géorgie fut équivalent en intensité à un trimestre de ma vie habituelle.»

Tbilissi, c'est aussi et peut-être surtout l'épisode extraordinaire des latrines publiques en Géorgie, véritable élément déclencheur de littérature. Nous voici en plein creuset de la création, aux premières loges de la vertigineuse accélération de l'invention. Tout se met en place: les rencontres, les visions, les souvenirs et les rêves se mélangent et se recomposent. «Aujourd'hui, pendant la journée, j'ai vu des coins splendides de Tbilissi, je suis sorti de la ville, j'ai vu des prodiges, j'ai parlé avec des gens intéressants, j'ai mangé des plats délicieux, bu des vins obscurs comme des songes, et rêvé des visions d'ébriété.» Pourtant, l'écrivain n'a plus qu'une idée: retourner au plus vite à Prague pour se mettre au travail. Ce roman qui surgit tout à coup sous nos yeux ahuris de lecteurs, c'est *Domar la divina garda* (1988), élément d'un triptyque qui s'intitule *El Carnaval*.

Un petit livre labyrinthique et excitant, qui nous donne à voir l'abîme de tous les possibles. C'est à cela que nous convie Sergio Pitol au cours de ce voyage, amenant avec lui les lecteurs dans le sillage du mouvement perpétuel qui se confond, depuis toujours, avec sa propre vie.

LE VOYAGE

Sergio Pitol
Traduit de l'espagnol (Mexique) par Les Allusifs,
2003, 184 pages

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Paul Auster critique la politique de l'administration Bush

ASSOCIATED PRESS

Madrid — L'écrivain américain Paul Auster a descendu en flammes, le lundi 16 juin, le gouvernement de son pays, jugeant sa politique «stupide», mais a fait part de sa confiance dans la fin prochaine de ce qu'il a qualifié de dérive vers l'extrême-droite.

«À long terme, je ne pense pas que la population américaine va rester endormie comme elle l'est actuellement», a déclaré l'écrivain

lors d'une lecture à la fondation culturelle Circulo de Bellas Artes de Madrid. «Je pense qu'à la fin, elle va se réveiller.»

Paul Auster a critiqué l'action de Washington sur des questions allant de la politique étrangère à la guerre en Irak, en passant par l'éducation et l'environnement.

«La politique que nous subissons actuellement de la part de l'administration Bush semble tellement stupide, tellement contre-productive pour la société en bonne

santé à laquelle la plupart des Américains aspirent, qu'il viendra un moment où cela deviendra intolérable et où la droite perdra le pouvoir», a également estimé l'écrivain new-yorkais.

L'auteur des romans *Smoke* et *Lulu On The Bridge*, ensuite adaptés au cinéma, a rappelé qu'il avait traduit des poèmes français au début de sa carrière et a regretté le manque d'intérêt actuel pour les langues et la littérature étrangères aux États-Unis.

Lire plus, lire mieux, lire...

NUIT
BLANCHE

Le magazine québécois sur les littératures écrites ou traduites en français

EXCLUSIVITÉ INTERNET

« Littérature jeunesse » : par L. Laplante
et des commentaires de lecture
www.nuitblanche.com

Au sommaire du numéro 91

Deux entrevues : Claire Martin

par R. Bourneuf et Alain Nadaud

par A. Datin. Des articles : Pascal Quignard

par L. Margantin ; De l'Histoire comme

révélateur par B. Beaulieu ; Quand le vampirisme

s'interroge par L. Laplante ; « Idées à découdre »

par P. Mouterde ; « Écrivains méconnus du

XX^e siècle » : Jean Forton par B. Curatolo

et « Le livre jamais lu » par Claire Martin.

En librairie le 20 juin 2003

offrez-vous un abonnement
4 numéros pour 20\$ (prix courant 25,30\$)

Nom : Prénom :
Adresse :
Ville : Code postal :
Tél. : Courriel :
 Ci-joint mon paiement par chèque
 Par carte de crédit Visa n° :

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403,
Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355
Courriel électronique : [nuiblanch.com](mailto:nuitblanche@nuiblanch.com)



Claire Martin

ESSAIS

PSYCHOLOGIE

Traduire le rêve, interpréter le rêve

L'INTERPRÉTATION DU RÊVE

ŒUVRES COMPLÈTES, PSYCHANALYSE, TOME IV
Sigmund Freud
Traduit par Janine Altounian, Pierre Cotet, René Lainé, Alain Rauzy et François Robert
PUF
Paris, 2003, 757 pages

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Les hommes ont toujours considéré le rêve comme un objet à comprendre, à interpréter, porteur d'une vérité sur l'avenir, indicateur de décision, lié à l'univers des forces obscures. Puis Freud, au tournant du XX^e siècle, donne au rêve un nouveau statut et change radicalement l'angle du regard sur celui-ci. En analysant ses propres rêves, il publie *Traumdeutung ou L'Interprétation des rêves*. Le rêve devient alors le miroir obscur d'une vérité issue de la vie intérieure: l'enfance, le passé, l'univers des désirs, les lieux de conflits s'y manifestent déguisés, déformés. De plus, avec son étrange caractère hallucinatoire, le rêve devient un outil pour comprendre les autres manifestations psychiques, rejets de l'inconscient, dont le sens échappe à la conscience. Ainsi s'élabore la «science nouvelle» de la psychanalyse qui va bouleverser la conception de l'homme.

Le rêve, cette pensée de la nuit, dérouté par ses images, ses émois, son secret. Quand il est réussi, le rêve est gardien du sommeil tout comme le sommeil permet au rêveur de rêver. Parfois, au réveil, le trouble persiste: qui n'a pas trainé avec lui des lambeaux d'un rêve qui continue de faire énigme et de chercher son interprétation, son apaisement? Qui n'a pas cherché à retrouver le sommeil pour reprendre son rêve et répéter ainsi le plaisir éprouvé? Les images et les mots du rêve forment un réseau que le rêveur cherche à déchiffrer. Ce qui surgit dans la nocturne s'est allié, selon les règles du «travail de rêve», à des éléments plus anciens, infantiles, refoulés. Ce travail de transformation emprunte la rhétorique de l'inconscient pour parvenir à méduser la censure et à se faufiler jusqu'au réveil. Tout en réussissant, ce faisant, à figurer et à satisfaire un souhait jusqu'alors interdit.

Compromis entre les tensions, les désirs et les conflits, le rêve, sous sa forme d'inquiétante étrangeté, montre la pérennité de l'origine au cœur de l'humain. Le rêve est une création singulière. Il appartient au rêveur: «*J'ai seul la clef de cette parade sauvage*», disait Rimbaud. Bien que, parfois, le rêveur refuse de se reconnaître dans ce sombre miroir. Ou regarde avec effroi ce qui émerge ainsi du puits noir de son inconscient: l'acceptable jadis refoulé revient chercher, sous une forme méconnaissable, la satisfaction refusée. Au plaisir de

rêver s'ajoute celui de raconter son rêve. Et de tenter de le comprendre. Souvent le rêve s'efface, s'effiloche et s'oublie. L'écran du rêve se déchire, ne retient pas les traces. Dans la cure, le rêveur offre au psychanalyste cet objet privilégié, support des associations, révélateur des zones d'ombre interne: «*L'interprétation des rêves, c'est la voie royale de l'inconscient*», écrivait Freud.

La traduction

Un siècle après la publication de la *Traumdeutung* (1899-1900), après la traduction française la plus courante (celle de Meyerson date de 1926 et fut revue en 1967 par Denise Berger) qui a fait le bonheur de tant de lecteurs, avec sa reliure verte et son petit coffret, la grande équipe des traducteurs français réunie sous la direction de Jean Laplanche offre une nouvelle traduction. *L'Interprétation des rêves* devient *L'Interprétation du rêve*. Les traducteurs s'expliquent au début de l'imposant volume beige: «*C'est le rêve en général qui est l'objet de l'interprétation, comme formation psychique à part entière*».

Cette nouvelle traduction, très différente de l'ancienne, soulève beaucoup de débats. Depuis 1989, l'équipe des traducteurs a attaqué 11 livres; elle campe ses priorités du côté de la langue de Freud et non du côté de celle des lecteurs. Ni l'esthétique ni le littéraire ne sont recherchés; la fluidité ou l'accessibilité cèdent le pas à la cohérence et à l'unification des termes. Cela donne parfois des phrases rocailleuses, provoque des difficultés de lecture. Certains parlent d'une traduction trop fidèle, trop savante. D'autres en vantent la rigueur, la fidélité à Freud dans la création d'un «français freudien». Des néologismes tentent de s'imposer; le temps dira si «significativité», «désaide», «fanstasier» ou «processus anamiques» dureront. Cette nouvelle traduction intègre et présente les divers ajouts que Freud apporta sans cesse à son premier texte. Les index sont sauvegardés. L'éclat du rêve est préservé.

Pour les nostalgiques des formules consacrées, ce tome IV des œuvres complètes attaque plus que les autres le mot «désir»: le rêve n'est plus l'accomplissement d'un désir mais l'accomplissement d'un «souhait», *wunsch* se traduisant au plus près de «souhait», qui est préféré au «vœu» jadis proposé par Lacan. Qu'il s'agisse d'un rêve ou de ces textes quasi sacrés, il y aura, pour toute interprétation et toute traduction, tout déplacement et tout transfert d'une langue à l'autre, des restes, des distorsions, des pertes. C'est sous le signe de la «liberté de pensée» que Freud terminait son avertissement à la première édition de la *Traumdeutung*. La prestigieuse équipe des traducteurs des PUF restera-t-elle sensible à cette liberté de pensée essentielle autant à la lecture, à la compréhension des textes qu'au travail de la cure?

Au centre d'une foule de polémiques depuis plusieurs années, la pensée de Lionel Groulx nous est devenue, croit-on, familière. Pourtant, constate le politologue Frédéric Boily, «*cela est toutefois trompeur, car s'il [Groulx] a bien été objet de controverses, les analyses "sérieuses" sur le plan analytique et théorique, c'est-à-dire celles reposant sur une lecture serrée, rigoureuse et critique de ses écrits, ne sont pas légion*».

Aussi, après Gérard Bouchard qui, il y a quelques mois, entendait justement combler cette lacune avec *Les Deux Chanoines*, une étude sous-titrée «*Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*», Frédéric Boily entreprend lui aussi une investigation savante de la pensée du chanoine dont l'intention, exempte de souci polémique, est de cerner «*l'originalité et la place de son nationalisme par rapport aux grands courants nationalistes des XIX^e et XX^e siècles*».

Nécessaire et sautoir initiative, me disais-je, jusqu'à ce que je constate que l'ouvrage, une thèse de doctorat remaniée, était parvenu, d'une certaine manière, par Max Nemni, qui fut directeur du projet original. L'affaire, tout à coup, devenait plus inquiétante. Une thèse sur Groulx dirigée par l'ancien directeur de *Cité libre* dernière mouture, c'est-à-dire dans sa version ultrafédéraliste, pouvait-elle être autre chose qu'une critique partisane camouflée en travail scientifique?

À la lecture de l'ouvrage, toutefois, mon appréhension s'est rapidement transformée en une stimulante expérience intellectuelle. Analyse profonde et détaillée de la pensée du chanoine-intellectuel, *La Pensée nationaliste de Lionel Groulx* s'impose, en effet, comme une étude puissante et rigoureuse qui enrichit de fort belle façon notre connaissance du sujet.

Il faut, constate d'abord Boily, reconnaître l'importance de Groulx dans l'histoire intellectuelle québécoise. Reconnu comme un «*intellectuel phare*» en son temps, le chanoine a été salué, plus tard, autant par des nationalistes (Ferretti, Miron, Falardeau, Éthier-Blais et René Lévesque) que par des fédéralistes (Claude Ryan et Léon Dion). Sans se définir comme groulxiste (à l'exception d'Éthier-Blais), ces intellectuels, de droite ou de gauche, ont reconnu en Groulx «*une sorte d'éclaircisseur*». Mais sait-on, au juste, au nom de quelle conception de la nation s'agitait avec autant d'urgence le petit chanoine?

Conception organiciste de la nation

L'intérêt du travail de Boily tient à ce qu'il étudie la pensée de Groulx dans un contexte à la fois canadien-français et occidental. Partisan, selon lui, d'une conception organiciste de la nation qui s'apparente à celle du philosophe allemand Herder et selon laquelle «*la nation est considérée non pas comme le résultat d'une aggrégation d'individus, mais plutôt à la manière d'une entité organique similaire à un individu*». Groulx considère donc l'être collectif, la nation, comme «*le véritable acteur de l'histoire*», et de cette vision découle son nationalisme intégral.

Pour Groulx, «*il existe un principe de vie, logé au plus profond de la psyché de chaque peuple, qui survit à travers les âges*» et qui s'exprime dans toutes les dimensions de

Groulx en détail



Louis Cornellier



L'ancien maire de Montréal Jean Drapeau et le chanoine Lionel Groulx au début des années 60.

l'existence nationale. La langue, par exemple, ne saurait être réduite au statut d'instrument alors qu'elle constitue plutôt l'«*expression d'une âme ou d'une culture française*». Il en va de même, d'ailleurs, de tous les critères culturels, et parfois biologiques, qui définissent la nation: aspect paysan, pureté des origines, catholicisme, etc. Pour rendre toute sa singularité à cette «*nouvelle race*» dont il entend assurer la survie, Groulx se voit donc dans l'obligation de dépasser les seuls critères biologiques qui feraient de la nation canadienne-française une transposition de la nation française. Ainsi, selon lui, explique Boily, «*la race s'est modifiée au contact d'un nouvel environnement physique [et] la confrontation avec "l'autre" a amené les Canadiens français à prendre conscience de leur caractère distinct en tant qu'entité nationale*».

Le nationalisme organiciste de Groulx se répercute aussi sur sa conception des rapports entre les actions catholique et nationale qui, selon lui, doivent former un tout. Convaincu que «*la diversité des peuples est voulue par Dieu*», Groulx affirmera qu'il est nationaliste «*non point quoique prêtre, mais parce que prêtre, parce que [son] nationalisme débouche sur le spirituel*». Et pour concilier l'universalisme catholique et le particularisme nationaliste, il se servira «*de l'idée de péché originel pour avancer qu'au fond la bonne entente politique est impossible puisque la fraternité humaine est, depuis le péché originel, révolue*».

Sens national

La psychologie nationale, pour Groulx, a été traumatisée par les deux conquêtes subies par le Canada français: celle de 1760, poursuivie en 1867, et la conquête «*américaine*» (l'invasion du capitalisme industriel) qui bat son plein au début du XX^e siècle. Toute sa pensée politique découle de cette conscience d'un sens national profondément affecté qu'il s'agit, pour lui, de relever. Aussi, rejetant «*l'idée de l'autonomie de la sphère politique par rapport à la sphère spirituelle et, surtout, par rapport à l'idée de nation*», il plaide en faveur d'une solution «*métapolitique*» qui consiste à «*entreprendre une guerre des idées, ou une bataille culturelle, avant de s'emparer de la gouvernance politique et du pouvoir*».

À l'élite, il attribue donc le rôle de «*créer le sens national*», mais, précise Boily, non pas dans le but d'enseigner aux Canadiens français à penser; il s'agit plutôt d'imposer une direction à suivre. Sa conception de l'éducation, selon Boily, relèverait de la même intention, conforme à la vision organiciste: «*Ainsi, la conception de l'éducation de Groulx ne s'inscrit pas, pour reprendre les distinctions exposées plus haut, dans une perspective hantienne visant à renforcer l'autonomie intellectuelle et morale des individus. Elle s'inscrit, au contraire, comme chez Fichte, dans un proces-*

sus où il s'agit d'intégrer les individus à la nation, de souligner leur dépendance à l'endroit de celle-ci.»

On sent poindre dans cette dernière formule, et quoique en dise l'essayiste, une critique assez sévère de la vision groulxiste. Comment, en effet, laisse-t-il entendre, ne pas s'alarmer devant une telle entreprise éducative qui relève, au fond, de la propagande? L'affaire, pourtant, n'est pas si évidente. Ne pourrait-on pas voir dans cette approche, plutôt qu'une invitation à la propagande scolaire, les prémices, sûrement maladroites, d'une pédagogie de la décolonisation?

Le même malaise à l'égard de la prétendue objectivité de l'essayiste est ressenti à la lecture du dernier chapitre qui s'attache à montrer la continuité de la pensée de Groulx dans l'œuvre de certains penseurs plus actuels. Ainsi, selon Boily, la conception organiciste de la nation du chanoine se retrouverait, sans ses aspects catholiques, antidémocratiques et antisémites, dans l'œuvre des historiens de l'École de Montréal, chez Fernand Dumont, chez Serge Cantin et même, à certains égards, chez Charles Taylor. La thèse, c'est évident, se défend, mais elle est ici soumise à un traitement un peu court et insidieusement dépréciatif. Quand Boily écrit, par exemple, que, selon Frégault, «*le Canada français n'est pas un territoire au sein duquel se regroupe une population, mais un "être complet" distinct de ceux qui l'entourent*», on remarque chez lui une volonté mal assumée de jugement de valeur.

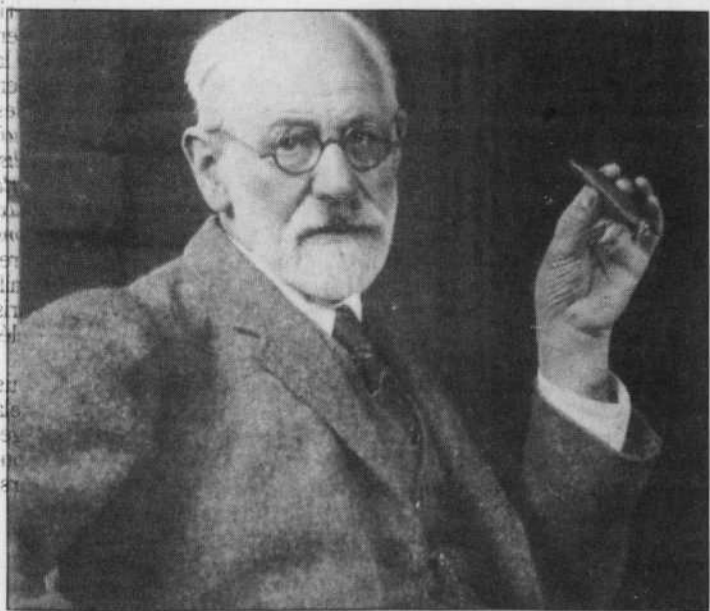
La remarque s'applique aussi à

la démonstration de Boily selon laquelle la conception fonctionnelle groulxiste de l'histoire se retrouverait chez Dumont, Cantin et Gérard Bouchard: «*Dans le contexte de la sécularisation de la société québécoise, bien des historiens en sont venus à croire que l'histoire devait maintenant remplir le rôle joué jadis par la religion, c'est-à-dire d'être un puissant ciment de cohésion communautaire et national*». Encore là, la thèse est certainement pertinente, mais quand Boily ajoute que «*ce faisant, le rôle critique de l'historien ne cède-t-il pas la place à sa "fonction identitaire"*» sans pour autant répondre à sa question, suggérant ainsi une réserve qu'il laisse en plan, il use d'un procédé allusif qui dérange.

Ce sont là, toutefois, des points de détail qui n'annoncent que de passionnantes discussions à venir et qui n'entachent pas vraiment *La Pensée nationaliste de Lionel Groulx*, un ouvrage admirable, dense et original qui contient les bases d'un débat potentiellement très sain sur la figure de Groulx, sur son influence, sur la nature du nationalisme québécois d'hier et d'aujourd'hui et sur la fonction de l'historien. C'est énorme.

louiscornellier
@parroinfo.net

LA PENSÉE NATIONALISTE DE LIONEL GROULX
Frédéric Boily
Septentrion
Sillery, 2003, 234 pages



Sigmund Freud

SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Culture et télé pour ne rien manquer

L'AGENDA chaque samedi

Pour un petit moment de tranquillité...

Caroline Merola
Marie-Célie Agnant Barroux
Claudine Vivier

Le voyage des rêves
L'orange magique
Le voyage de Qimik

Les 400 coups

La librairie MARCHÉ du LIVRE La grande librairie de BD, de livres neufs et d'occasion

5\$ COUPON-RABAIS
1 coupon par client valide jusqu'au 30 sept. 2003
Applicable sur tout achat de 20\$ au prix régulier

En face de Place Dupuis 801 de Maisonneuve Est, Mt (angle St-Hubert) (514) 288-4350 BERRI-UQAM
marchedulivre.qc.ca

LIBER LABORATOIRE D'ÉTHIQUE PUBLIQUE
ÉNAP-CHAIRE FERNAND-DUMONT (INRS)

Éthique publique, vol. 5, n° 1
Éthique et allocation des ressources en santé

Éthique publique
Éthique et allocation des ressources en santé
148 pages, 20 dollars

COLLABORATEURS
François Blais, Pierre Boitte, Claude Castonguay, Ryoa Chung, Jean-Philippe Cobbaut, Conseil de la santé et du bien-être, André-Pierre Contandriopoulos, Jean-Yves Donnay, Pierre-Gerlier Forest, Jean-Louis Genard, Joseph Heath, Mira Johri, Geoffrey Kelley, Gerald Larose, Pascale Lebourg, David Levine, Michèle Marchand, Judith Maxwell, Steven Rosell, Jocelyne Saint-Arnaud, André Vézina, Daniel M. Weinstock

LIVRES

Entrevue avec Chrystine Brouillet

La vie comme un roman

SOPHIE POULIOT

Maud Graham est de retour. Dans *Indésirables*, l'enquêteuse aura à résoudre un

autre meurtre sordide — ne le sont-ils pas tous? — ayant lieu, cette fois, dans le milieu scolaire. On retrouve dans ce livre beaucoup de ce qu'aime Chrystine Brouillet. D'abord, c'est un roman policier. Ensuite, on y parle des

enfants, de cuisine, de magie et des divers plaisirs de la vie, allant d'un manteau chaud et douillet au cœur de l'hiver à l'affection prodiguée par un chat qui gratifie l'être cher de ses ronronnements. La prolifique auteure, qui connaît un

succès indéniable tant auprès des adultes qu'auprès des enfants (puisqu'elle écrit aussi des livres à leur intention), aime toutes ces choses car, plus globalement, elle aime la vie.

«Je crois qu'il y a deux sortes d'écrivains: les écrivains du malheur, qui écrivent pour exorciser leur mal, et ceux du bonheur. Moi, je me trouve dans la deuxième catégorie.» Et l'auteure de parler ensuite, avec une joie palpable, de la fleur de gardénia qui a éclot le matin de l'interview, de la nouvelle recette, un rôti de porc à la rubarbe, qu'elle expérimentera le soir venu, de son plant de tomates dont elle caresse les feuilles chaque matin. «J'ai l'immense chance d'être capable d'apprécier les petits bonheurs de la vie. Si bien que les grands bonheurs me font un peu peur. Par exemple, je ne suis pas du tout de l'avis de ceux qui prétendent que les premiers mois d'un amour sont les plus beaux. Ce sont des mois d'angoisse!»

Car la dame, si heureuse soit-elle, n'est pas exempte de craintes, notamment quant à son écriture. «J'écris toujours dans le doute», confie-t-elle. Comment savoir soi-même si ce que l'on écrit saura séduire les lecteurs, même si le miracle s'est déjà produit plusieurs fois auparavant? «Il faut avoir une certaine dose de précaution, tout de même, pour croire suffisamment en la qualité de son travail pour le proposer aux éditeurs puis au public.» Disons plutôt de la confiance en soi. Et l'origine de cette confiance qui permet de l'écrivain de braver son propre doute, Chrystine Brouillet n'en fait pas un mystère: «Je me suis toujours sentie aimée. Dans une vie, ça fait toute la différence.» C'est d'ailleurs ce qui fait défaut à deux des protagonistes d'*Indésirables* et ce qui les poussera à la violence, envers les autres comme envers eux-mêmes.

Criminels en herbe

Maud Graham sera cette fois confrontée à de bien jeunes criminels, Pascal et Betty. Le premier est la tête de turc de l'école entière. On se moque de lui, on lui vole ses lunchs et certains vont même jusqu'à le violenter sans pitié. Betty, quant à elle, est une adolescente rondelette à l'heure de la minceur à tout prix et du sex-appeal à tout âge. Qui plus est, elle est laissée à elle-même, dans sa luxueuse résidence de la rue Saint-Louis, ses parents étant trop occupés, soit par leurs affaires, soit par leur égocentrisme.

Betty sera la victime idéale de Marsolais, nouveau collègue de Graham souhaitant éliminer sa femme, qu'il n'a épousée que pour hériter de ses millions. Celui-ci séduira la jeune fille, lui faisant croire qu'ils ne pourront vivre leur amour au grand jour qu'une fois que l'épouse aura été extraite du tableau. Toutefois, la jeune fille, certes ensorcelée par le bellâtre mais pas assez bête pour se risquer elle-même à commettre un meurtre, tentera de fai-

re faire le sale boulot par Pascal. Elle convaincra ce dernier de tuer l'épouse de Marsolais, laquelle est, en l'occurrence, une de leurs professeurs et certainement pas la plus populaire d'entre eux, en lui proposant, dans la même veine, de conclure l'opération par un pacte de suicide auquel elle n'a évidemment pas l'intention de donner suite, contrairement à son compagnon.

Comme dans les autres romans policiers signés Chrystine Brouillet, autour de l'enquête, il y a la vie, la société, les enfants. Si *Soins intensifs* traitait du syndrome de Munchausen par procuration, et *C'est pour mieux t'aimer* mon enfant abordait le drame de l'inceste, *Indésirables* s'attaque au harcèlement en milieu scolaire. L'auteure se souvient encore de ses camarades de classe qui se faisaient terroriser pour une raison ou une autre. Et lorsqu'elle visite les écoles, il y a toujours certains étudiants qui n'osent pas poser de questions, qui gardent les yeux baissés. Et que dire du taux de suicide qu'affiche le Québec chez ses jeunes citoyens. «Il n'est pas normal que, dans notre société dite évoluée, il y ait tant d'enfants qui aient envie de s'enlever la vie. On ne doit pas minimiser ce type d'incidents en se disant que ce sont simplement des chicanes d'enfants, car être maltraité par les autres élèves, que ce soit verbalement ou physiquement, cela a des répercussions majeures sur toute la vie de l'individu.» Pour se renseigner adéquatement sur ce qu'on appelle maintenant le bullying, Chrystine Brouillet est allée dans les écoles et a laissé son adresse aux jeunes. Parmi les nombreuses lettres reçues, trois témoignaient du rejet d'un élève provoqué par le fait qu'il porte des lunettes, crime hautement répréhensible s'il en est.

Pourquoi Chrystine Brouillet tient-elle tant à intégrer des réflexions sociales dans ses romans policiers? D'abord, parce qu'elle croit que les œuvres de fiction, rejoignant un lectorat beaucoup plus large que les essais spécialisés, peuvent être un excellent véhicule pour sensibiliser le public à divers problèmes. «Quand quelqu'un me dit qu'un de mes romans l'a aidé à voir une réalité avec un œil différent, cela m'apporte une grande fierté.» Ensuite, parce que, selon elle, le roman policier est le témoin par excellence de son époque. «Quand je fais des recherches afin de situer l'action d'un

de mes livres dans une autre époque, je me réfère tout d'abord aux romans policiers rédigés au cours de cette période. Ils sont faits du sang et de la sueur du peuple, ils sont très humains; on y sent battre le pouls de la société, on constate quels étaient les peurs et les types de violences qui caractérisaient l'époque.» De quoi ne plus jamais voir le roman policier de la même façon...

En quatrième de couverture, on pourra lire (car *Indésirables* sera en librairie dès le 25 juin) que Maud Graham n'est pas l'alter ego de l'auteure, mais plutôt sa copine — enfant, déjà, confesse l'auteure, elle avait toutes sortes d'amis imaginaires —, dont elle approuve et désapprouve certains comportements. Pourtant, Graham et Brouillet ont au moins un point en commun, en plus d'aimer la cuisine raffinée: elles sont féministes. «Que Maud Graham soit féministe est extrêmement important pour moi. Quand j'ai commencé à écrire des romans policiers, je l'ai fait un peu parce que je n'en pouvais plus de ne trouver, dans ce type d'écrit, que des femmes stéréotypées: des blondes évaporées, des noires méchantes et des rousses sensuelles.

Maud Graham est une vraie femme.» Une vraie femme que Maud Guérin a campée avec tant de réalisme, dans le film *Le Collectionneur*, de Jean Baudin, que non seulement les lecteurs penseront inévitablement à elle en lisant *Indésirables*, mais en outre l'auteure elle-même prête désormais, dans son for intérieur, le physique de la comédienne à son héroïne. «Je n'ai même pas à me poser la question, Maud est Maud.»

Féministe, épicurienne et écrivaine prolifique, Chrystine Brouillet, avec sa voix flûtée et sa faculté d'émerveillement remarquable, ne charme pas que par ses livres. Elle soutient d'ailleurs que si l'écriture est un acte de séduction, la plupart des gestes que l'on fait quotidiennement, comme la cuisine par exemple, le sont aussi. On peut d'ailleurs la voir s'extasier, se délecter et séduire à l'émission matinale *L'Été c'est péché*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada. Après tout, on n'a qu'une vie à vivre, aussi bien y prendre du plaisir.

INDÉSIRABLES

Chrystine Brouillet
La Courte Échelle
Montréal, 2003



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Chrystine Brouillet croit que les œuvres de fiction, rejoignant un lectorat beaucoup plus large que les essais spécialisés, peuvent être un excellent véhicule pour sensibiliser le public à divers problèmes.

ÉCHOS

La bourse Yves-Thériault à Serge Lamothe

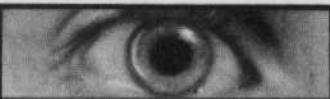
(Le Devoir) — La bourse Yves-Thériault a été décernée cette semaine à Serge Lamothe pour son œuvre *Le Prince de Miguasha*, pièce en un acte «mettant en scène deux personnes confrontées à l'imminence de leur disparition». Cette bourse de 5000 \$ prévoit la conception radiophonique de l'œuvre à la radio de Radio-Canada. Le tout sera diffusé à *Devine qui vient nous voir* en novembre 2003. Serge Lamothe a déjà publié trois romans, des nouvelles et de la poésie.

Subventions du Conseil des arts de Montréal

(Le Devoir) — Le Conseil des arts de Montréal a accordé cette semaine 6 940 109 \$ en subventions, répartis entre 228 organismes artistiques. Le conseil a dit avoir ajouté 26 organismes de sa liste de subventionnaires et avoir légèrement augmenté les budgets de 65 autres.

Chercher le vent à l'écran

(Le Devoir) — Le deuxième roman de Guillaume Vigneault, *Chercher le vent*, devrait être porté au grand écran. La Maison Zone 3 en a acheté les droits de ce *road-story*, publié chez Boréal. Vigneault agira comme conseiller à la réalisation.



Des livres pour savoir

Vous êtes cordialement invités au lancement du livre *La rhétorique épistolaire de Rabelais*



de Claude LA CHARITÉ
ce jeudi 26 juin
à 18 heures
à la Librairie Gallimard
3700, boul. Saint-Laurent
à Montréal

Bon été à tous nos lecteurs

NB

Éditions Nota bene

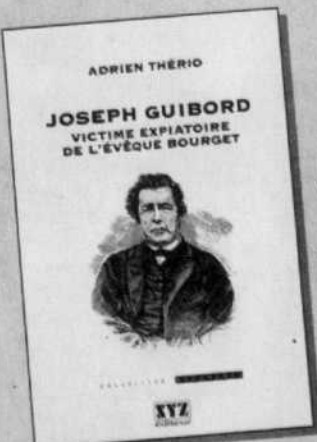
Documents

XYZ
éditeurAu XIX^e siècle, il y eut le procès Riel.

Il y eut aussi le procès Guibord, en quatre épisodes (1869-1875), et que sa veuve finit par gagner, à Londres, alors qu'elle était décedée. M^r Bourget, mécontent, se promenant dans le cimetière de la Côte-des-Neiges, dans une réflexion profonde où perce la vengeance, imagine Guibord en enfer, se reprochant même d'être né. Guibord a subi toutes les foudres de l'Église et, pourtant, les membres de l'Institut canadien n'avaient pas été excommuniés, *dixit* Bourget dans un mémoire envoyé à Rome et daté du 27 avril 1869.

Pourquoi donc refusait-il d'enterrer Guibord, membre de l'Institut, dans le cimetière béni?

Vous comprendrez pourquoi en lisant ce livre.



Adrien Thério
Joseph Guibord
Victime expiatoire
de l'évêque Bourget

essai

272 p., 24,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-21-70 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca
www.xyzedit.qc.ca

NANCY HUSTON



Une Adoration

«En équilibre entre la gravité thématique et la légèreté de la forme, *Une adoration* témoigne délicieusement du versant plus ensoleillé de Nancy Huston.»

— Marie Labrecque, *Voir*

Venez rencontrer Nancy Huston le samedi 28 juin, à la librairie Renaud-Bray, à l'occasion d'une lecture suivie d'une séance de dédicaces.

Samedi 28 juin, de 16h à 18h

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY
SUCCURSALE CHAMPIGNY

4380, rue St-Denis, Montréal
Tél. : (514) 844-2587

(514) 524-5558 | lemeac@lemeac.com

